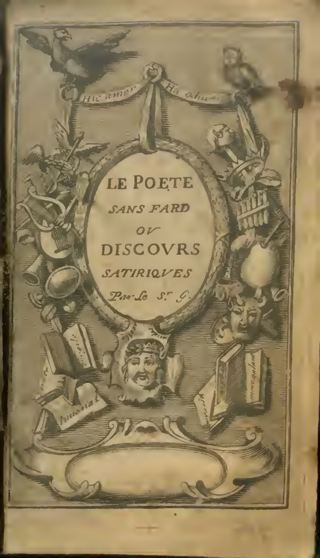

Hic amor
Hic odium
LE POETE
SANS FARD
OV
DISCOVRS
SATIRIQVES
Par Le Sr. G.

# DISCOURS SATIRIQUES EN VERS.

# DISCOURS SATIRIQUES EN VERS.



A COLOGNE.

M. DC. XCVI.



# PREFACE.

De tous les Livres nouveaux qui font quelque bruit dans le monde, il n'en est point qui réveillent plus generalement la curiosité du Public que ceux qui vont à la Satire. Cependant au lieu de les lire dans le dessein de se corriger du vice qu'on y voit tourné en ridicule, on ne les recherche avec tant d'avidité, que pour satisfaire le penchant secret que l'on a pour tout ce qui porte le caractére de la médisance.

C'est ce déreglement de cœur qui fait que des Satires grossieres & criminelles, tant en Prose qu'en Vers, trouvent tous les jours des approbateurs, même parmi les Gens de la Cour les plus polis.

Bien loin d'imiter les Auteurs de

ces libelles diffamatoires, & d'attaquer grossierement des personnes d'un rang & d'un merite à respecter; J'ay déclamé contre le vice en général, & j'ai poussé l'invective contre les *Faux Devots*, les *Partisans*, les *Banqueroutiers*, & contre quelques autres Pestes de la societé civile. Je n'ai pas laissé de donner en passant quelques atteintes à de petits Auteurs, qui ne meritoient pas qu'on leur portât de plus grands coups ; mais le plus fort de la censure tombe toûjours sur les mœurs : C'est de ce côté là que j'ai regardé les hommes ; étant persuadé que l'on doit plûtôt s'atacher à rectifier le cœur, qu'à éclairer l'esprit.

Quoique la plupart des hommes soient plus sensibles aux reproches qu'on leur fait sur les défauts de l'esprit, que sur les vices du cœur ; Il s'en trouvera neanmoins qui se croyant caractérisez dans ces peintures, ne manqueront pas de dire qu'il y a des veritez trop éclatantes.

Cependant les traits les plus piqu... de ces Satires, le paroîtront bien peu, si on les compare aux veritez hardies que de fameux Auteurs de nôtre tems † ont publiées dans leurs Ouvrages. Toute la diference que j'y trouve, c'est que c'est Messieurs ont imi.é le caractére enjoüé d'Horace, comme j'ai tâché de suivre le stile impétueux de Juvenal.

Si j'ataque le vice avec emportement, je ne le fais pourtant pas sans user de quelque discretion; car je ne nomme que des personnes * publiquement difamées; ou des Auteurs que tout le monde est en droit de nommer. Pour ce qui est des portraits géneraux, sous lesquels j'ai peint les vices, on se donneroit vainement la peine de les apliquer à quelque personne en particulier; & l'on courroit risque de faire des conjectures souvent dangereuses, & toûjours temeraires. En un mot ces Satires n'ont été

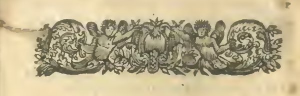
† *Despréaux La Bruyere, Sanlek, &c.* * *Brinvilliers, Monrey, &c.*

faites dans le deſſein de bleſſer perſonne.

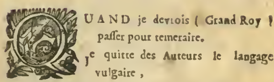
Nonobſtant toutes les précautions raiſonnables que j'ai priſes, je m'atens à voir bien des gens qui ſe revolteront contre ces nouvelles Satires : mai. comme la raiſon, je dis même la ſouveraine raiſon, n'a que de foibles armes contre l'opiniâtreté des eſprits malfaits, ce ſeroit en vain que j'entreprendrois de déſarmer leur mauvaiſe humeur. Ils crieront contre moi & contre mes Satires ; mais je les laiſſerai crier ſans beaucoup m'émouvoir ; & aprés leur avoir dit des veritez avec la liberté d'un Poëte Satirique, je verrai leurs emportemens avec toute l'indiference d'un Philoſophe.

*Je me crois obligé d'avertir le Public, que j'ai été bien aiſe d'enrichir mon Recüeil* De la Satire des Maris, *quoique je n'aye de part dans cet Ouvrage qu'autant que l'Illuſtre Monſieur Baynard qui l'a composé m'en a bien voulu donner, en ſuivant quelques-uns de mes avis.*

DISCOURS



# DISCOURS
# AU ROY.



QUAND je devois ( Grand Roy ! passer pour temeraire,
Je quitte des Auteurs le langage vulgaire,
Assez d'autres sans moy s'érigeant des autels,
T'ont mis depuis long-tems au rang des immortels;
Et traitant tes Exploirs de divines Merveilles,
Par des discours flatteurs ont choqué tes oreilles.

Toûjours de tes hauts faits ces Rimeurs ébloüis
N'ont rien vû sous le Ciel de semblable à LOUIS;
Hardis à prononcer que la Fable, & l'Histoire,
N'ont point de Conquerant qui ne cede à ta Gloire,
Ils ne peuvent souffrir qu'on t'égale aux Cesars,
Et veulent te placer au dessus du Dieu Mars.

La proye à ces Auteurs fait seule ouvrir la bouche,
Et ta valeur (Grand Roy) n'est pas ce qui les touche,
Un Auteur qui n'est point par le gain attiré
Prend pour loüer son Prince un ton plus moderé,
Sage dans sa pensée, & juste en ses paroles,
Il fuit comme un écueil ces froides hiperboles,
Et craignant d'imposer à la posterité
Fait dans tous ses écrits briller la verité.

Pour moy depuis long-tems instruit dans la Satire,
Je ne puis plus goûter d'autre genre d'écrire,
Et loin de t'élever au dessus des Heros,
(Grand Roy) si tes Vertus laissoient voir des défauts,
La peur de te fâcher, ny l'espoir de te plaire
Ne me pourroient jamais obliger à les taire:
Mais puisque je me vois reduit à te loüer,
Au moins voicy des Vers que tu peux avoüer.
Non que je veüille icy presumer que mon stile
Approche de celuy d'Horace, ou de Virgile;

Mais parce qu'en mes Vers toujours pleins de cādeur,
Ton Eloge part moins de l'esprit que du cœur.
Je sçay que dans un âge où regne la foiblesse,
Tu fis voir des effets d'une haute sagesse,
Et que donnant un frein à tes jeunes desirs
Pour cueillir des Lauriers tu quitras les plaisirs ;
J'ay vû tout l'Univers redouter ta Puissance,
Les Pirates domptez implorer ta Clemence,
Et Gennes la superbe au brüit de ton courroux,
Venir en supliante embrasser tes genoux,
La fureur des Düels pour jamais reprimée,
Et sous de justes loix l'Heresie opprimée ;
Ton Nom sur tes Vaisseaux traversant l'Ocean,
Se faire reverer des Peuples de Siam,
Enfin tous les beaux Arts fleurir sous ton Empire:
Voilà ce que j'ay vû, voilà ce que j'admire,
En cela cependant tu n'as rien fait ( Grand Roy )
Qu'un autre n'ait pû faire, ou n'ait fait avant toy.
Ce que j'estime plus, dont il est peu d'exemples,
Et qui t'auroit jadis fait meriter des Temples,
C'est de montrer un cœur si ferme, & si constant ;
Lors qu'il faut soutenir un projet éclatant.
En vain pour t'ébranler, tous les Rois de la terre
Te font depuis dix ans une cruelle guerre,

Tel que sur la montagne un haut chéne planté
Brave les Aquilons dont il est agité:
Tel pour remettre un Prince au thrône de ses Peres
Tu surmontes l'effort des Nations entieres,
Et tu t'opposes seul à des flots d'Ennemis,
Qui pour être vaincus n'en sont pas plus soûmis.
Ainsi dans ses tablaux la Fable represente
Sous les grãds coups d'Hercule une hidre renaissante;
Mais (Grand Roy) tôt ou tard, d'un Monstre furieux
Tu seras comme Hercule enfin Victorieux:
Conserve seulement cette fermeté d'ame,
Employe à le dompter & le fer, & la flâme,
Le Ciel, le juste Ciel dont tu soûtiens les droits,
S'apprête à Couronner tes celebres Exploits;
Que si pour châtier les crimes de la France
Il n'a pas tout d'un coup fait pancher la balance,
A present que les grains surchargeant nos guerets
Font voir qu'il est touché de nos justes regrets,
Sous cet Auspice heureux, tu peux tout entreprendre,
Tes Ennemis tremblans n'oseront plus t'atendre,
Ou s'ils osent encore éprouver tes Guerriers
Ils ne feront (Gand Roy) qu'acroître tes Lauriers.
Apollon me l'inspire, & d'un ton de Prophete,
Je puis bien t'annoncer leur entiere défaite.

Laissant donc murmurer quelques esprits mal-faits,
Ne va point accepter une honteuse Paix,
Ou remettant au jour celle des Pirenées,
Perdre en un seul instant le fruit de tant d'années:
Mais te montrant jaloux d'un triomphe si beau,
Acheve de dompter le Perfide Nassau,
Portant le dernier coup à sa ligue fatale,
Tire tout l'Univers d'un horrible Dedale;
Et malgré tant de Rois indignes de ce nom,
Vange un nouveau David d'un nouvel Absalon.







# SATIRE
## A MONSIEUR DESPREAUX.

FIDELLE * Observateur de tes propres maximes,
Sans commettre ton Nom par de nouvelles rimes,
Au port, chargé de biens, tu pouvois DESPREAUX,
Joüir tranquillement du fruit de tes travaux.

Cependant loin de vivre à couvert de l'orage,
Affrontant de nouveau le peril du naufrage;
Tu vas, vieux Marinier, briser contre des bancs,
Que ta Muse évita dans ses plus jeunes ans.
En vain pour t'excuser un Ami peu sincere,
Allegue en ta faveur la vieillesse d'Homere;
Chacun voit au travers de son discours flateur,
Que sa bouche dément le secret de son cœur.



* N'écris plus, gueri-toy d'une vaine manie. Vers de Mr D...

En effet, comparer une Satire fade
Au Poëme * qui cede à la seule Iliade ;
C'est vouloir se tailler, ou lâche complaisant
Egaler au Soleil un insecte luisant.
Si le retour d'Ulisse a pour nous moins de charmes
Que le courroux d'Achille & ses nobles faits d'armes,
S'ensuit-il donc qu'Homere ait fait en ses vieux jours
Un Poëme aussi froid que ton dernier discours ;
* Toy-méme as-tu si peu de sens & de lumiere,
Pour remplir ton esprit d'une erreur si grossiere;
Et pour croire un Ouvrage à ta honte enfanté ;
Digne d'être en chef-d'œuvre à ta gloire vanté.
Qu'à donc de si brillant cette informe Satire,
Et quels sont les endroits que tu veux qu'on admire?
Sont-ce ces flots amers de bile, & de venin,
Dont tu couvres sans choix le Sexe feminin :
Veux-tu qu'on se récrie à cette jeune fille,
Qui dés sa tendre enfance à l'abri d'une grille,
Oubliant tout à coup sa premiere Vertu,
Ne fait de Port Royal qu'un saut chez la *Cornu*.
Misantrope à l'excez, en ton humeur sauvage,
Ta Muse autoit regret d'épargner la plus sage,
Une seule à grand peine échapant à tes traits,
Est exempte d'entrer en tes hideux portraits :

** L'Odissée. * Mr Despreaux dit que c'est la meilleur de toutes ses Satires.*

Cette ſeconde *Heſter* ( car ainſi tu la nommes )
Seule cõme un Phenix dans le ſiecle où nous ſommes ,
Se rengeant aux devoirs d'une auſtere pudeur ,
Offre aux yeux des mortels une femme d'honneur ,
  De cette Dame illuſtre on connoît le merite ,
Mais c'eſt avec raiſon que ton Lecteur s'irrite ,
De voir qu'aprés *L'Heſter* que celebrent tes Vers,
Ta Muſe de *Laïs* empliſſe l'Univers,
Crois-tu que cette Heſter que tu peins ſi modeſte,
Trouve bon qu'on la loüe en blâmant tout le reſte ?
Elle-même connoît des Femmes à la Cour ,
Dont les rares Vertus meritent ſon amour ,
A la Ville il en eſt que ſon grand Cœur eſtime;
Et pour rendre à ſes yeux ton encens legitime,
Tu pouvois la loüer par un ſage diſcours ,
D'avoir à leur Vertu prêté de grands ſecours.*
  Mais ſur le ton flateur plus rampant que *Pinchêne*,
Tu ne peux élever ta Satirique veine,
Ton Eſprit le confeſſe, & ton Ode en tout cas
Le feroit aſſez voir , s'il ne l'avoüoit pas.
  Revenons aux portraits de ta longue Satire ,
Et puiſque ton eſprit ſemble né pour médire, .
Voyons ſi ces tableaux de bile compoſez
Comme ceux de le Brun doivent être priſez ?.



* *L'établiſſement de S. Cyr en faveur des jeunes Demoiſelles.*

Que diront nos Neveux de ce beau Caractere ,
Où sur ses pieds haussée une Dame en colere ,
Comme une Crocheteuse,à son tremblant Epoux,
A gorge deployée exhale son courroux.
Telle jadis *Calot* l'eut peinte en ses Grotesques ,
Et telle *Dassoucy* l'exprime en Vers Burlesques;
Mais un noble Ecrivain , un excellent pinceau
De traits plus delicats , eût orné ce tableau :
Copiant de la Cour les Airs & les Manieres ,
Et laissant aux Bouffons celles des Harangeres :
Il eut peint une Dame en sa mauvaise humeur,
Inquiete, Grondeuse , & non point en fureur.

Lorsque tout penetré d'une chaleur de foye ,
Tu fais de ta Coquete une fille de joye ;
Un esprit , il est vray , comme toy bilieux ,
Trouve dans cette Image un portrait merveilleux :
Mais un sage Lecteur , une tête bien faite
N'y reconnoîtra point une beauté coquete ;
Il ne peut ignorer qu'elle a plus d'un Amant ,
Plutôt par vanité que par dereglement.

En vain tu t'aplaudis au portrait de l'Avare,
A quoy bon le charger d'un exemple bizare ;
Exemple à ton sujet cousu mal-à- propos ,
Et qui pourroit encor couter cher à ton dos :

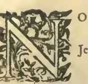
Dans quelqu'autre Satire il eût pû trouver place,
Mais imitant icy ce sot Peintre d'Horace,
Au milieu d'une mer tu vas peindre un Cyprés,
Et placer un Dauphin rampant sur les Guerets;
D'ailleurs par sa longueur cette Histoire sanglante
Cause plus à l'esprit d'ennuy que d'épouvante.
On rend grace aux Voleurs qui viennent *à la fin*
Du couple trop avare achever le destin.
Pourquoy ta Pretieuse en sa docte demeure,
Reçoit-elle Pradon & Coras à toute heure?
D'où vient que c'est chez elle où les fades Auteurs
Vont pour se consoler du mépris des Lecteurs?
N'étoit-ce pas plutôt chez la fausse Sçavante,
Qu'il falloit envoyer cette troupe ignorante;
C'est là que tu devois établir ces Bureaux,
Où malgré le bon sens regnent les esprits faux.
Mais ta Muse confond ce double caractere,
Qu'à si bien distingué le celebre Moliere.
Ta *Noble* vient ensuite aux soureils rehaussez,
Et pleine des grands Noms par ses Ayeux laissez.
Pourquoy l'aller chercher jusques dans l'Italie?
En France n'est-il point de pareille folie?
Tu voulois, je le vois, avec tous ces grands Noms.
L'obliger brusquement à repasser les Monts:

Et l'envoyant coucher aux champs de *Cerizoies*,
Faire un pompeux débris de lances *Espagnoles* :
Est-ce ainsi qu'autrefois aux dépens des Romains
* Horace répandoit son Sel à pleines mains ?
Finissons, aussi-bien jusque sur ta Devote,
Si j'allois m'engager à faire quelque Note,
Mon discours deviendroit aussi long que le rien.
Je ne veux pas non plus, Censeur Grammairien,
Critiquant de tes Vers les mots, & la mesure,
Te mettre encor plus bas que ton Abbé de Pure,
A peine entre deux mille en trouve-t-on deux cens,
Qui ne soient ou forcez, ou durs, ou languissans ;
Le sens choque dans l'un, en l'autre c'est la phrase,
L'un sur l'autre enjambant comme ceux de Pradon,
L'oreille y cherche en vain la cadence & le son ;
En un mot, éloignez de cette politesse,
Qui fit tant estimer ta Muse en sa jeunesse,
Ils te font méconnoitre, & dite à tes Lecteurs,
Que cet Ouvrage est fait en dépit des neuf Sœurs.





# SATIRE CONTRE LES MARIS.



ON, chere EUDOXE, non, je
ne puis plus me taire,
Je veux te détourner d'un Hymen
temeraire,
D'autres filles sans toy vendant leur liberté,
Se chargeront du soin de la posterité.
D'autres s'embarqueront sans craindre le naufrage;
Mais toy voyant l'écueil sans quitter le rivage;
Tu n'iras point Esclave asservie à l'amour
Sous le joug d'un Epoux t'engager sans retour,
Ny d'un servile usage, approuvant l'injustice
De tes biens, de ton cœur, lui faire un sacrifice,
Abandonner ton ame à mille soins divers,
Et toy-même à jamais forger tes propres fers.

Ne t'imagines pas que l'ardeur de médire
Arme aujoud'huy ma main des traits de la Satire,
Ny que par un Censeur le beau Sexe outragé,
Ait besoin de mes Vers pour en être vangé.

Ce Sexe plein d'attraits sans secours, & sans armes,
Peut assez sa défendre avec ses propres charmes;
Et les traits d'un Critique * affoibli par les ans,
Sont tombez de ses mains sans force & languissans.
Mon esprit autrefois enchanté de ses rimes,
Luy comptoit pour Vertus ses Satiriques crimes;
Et livroit avec joye à ses nobles fureurs
Un tas infortuné d'insipides Auteurs.
Mais je ne puis souffrir qu'une indiscrete veine
Le force vieux Athlete à rentrer dans l'Arene,
Et que laissant en paix tant de mauvais écrits,
Nouveau Predicateur il vienne en cheveux gris,
D'un esprit peu Chrétien blâmer de chastes flâmes,
Et par des Vers malins nous faire horreur des femmes.
Si l'Hymen aprés soy traîne tant de dégoûts,
On n'en doit imputer la faute qu'aux Epoux:
Les Femmes sont toûjours d'innocentes Victimes,
Que des Loix d'interêt, que de fausses maximes,
Immolent lâchement à des Maris trompeurs;
On ne s'informe plus ni du sang, ni des mœurs.

* *Despreaux.*

* *Crispin* Roux & Manceau vient d'épouser *Iulie*,
Il est du genre-humain & l'opprobre, & la lie;
On trouveroit encore à quelque vieux pilier
Son dernier habit verd pendu chez le Fripier.
Par ses concussions fatales à la France,
Il a déja vingt fois affronté la Potence;
Mais cent Vases d'argent parent ses longs Buffets,
Avec peine un Milan traverse ses Guerets,
Que faut-il davantage? Aujourd'huy la richesse
Ne tient-elle pas lieu de Vertu, de Noblesse?
Et pour faire un Epoux que voudroit-on de plus
Que dix Terres en Beauce avec cent mille Ecus.
Regarde * *Dorilas*, cet Echappé d'Esope,
Qu'on ne peut discerner qu'avec un Microscope
Dont le corps de travers, & l'esprit plus mal-fait
D'un Thersite à nos yeux retracent le portrait;
Que t'en semble, dis-moy? pense-tu qu'une fille
Qui n'a vû cet Amant qu'au travers d'une grille,
Et qui depuis dix ans nourrie à Port-Royal,
A passé du Parloir dans le lit Nuptial,
Puisse garder long-temps une forte tendresse
En faveur d'un Mary d'une si rare espece?
Quand la Ville & la Cour presentent à ses yeux
Des flots d'adorateurs qui la meritoient mieux.

* *Le Roturier.* * *Le malfait d'esprit & de corps*

Mais *Eudoxe*, je veux qu'une heureuse influence
Rassemble en ton Epoux & merite & naissance,
Infortuné Joüeur, * il perdra tous tes biens,
Qu'un Contrat mal-heureux confond avec les siens.
Entrons dans ce Brelan, où s'arrête à la porte
De Laquais mal payez la maligne cohorte.
Voy les cornets en l'air jettez avec transport,
Qu'on veut rendre garants des caprices du sort :
Voy ces pâles Joüeurs, qui pleins d'extravagance
Affrontent du hazard la cruelle inconstance,
Et sur trois Dez maudits lisent l'arrêt fatal
Qui les condamne enfin d'aller à l'Hôpital.
Penetrons plus avant, voy cette Table * ronde,
Autel que l'avarice éleva dans le monde,
Où tous ces forcenez semblent avoir fait vœu
De se sacrifier au noir Demon du Jeu :
Vois-tu sur cette Carte un Contrat disparoître ?
Sur cet autre un Château prêt à changer de maître ?
Quel soudain desespoir saisit ce malheureux,
Que vient d'assassiner un *Coupe-gorge* affreux !
Mais fuyõs, sous ses pieds tous les parquets gemissent,
De sermens tous nouveaux les Plafonds retentissent,
Et par le sort cruël d'une fatale nuit
Je vois enfin *Galet* à l'aumône reduit.

* *Le Joüeur.* * *La Bassette*

Sa femme cependant de cent frayeurs atteinte,
Boit chez elle à longs traits & le fiel & l'absinthe,
Et traînant aprés soy d'infortunez Enfans,
Va chercher un azile auprés de ses Parens.

* *Harpagon* est atteint de toute autre folie,
Le Ciel l'avantagea d'une Femme accomplie,
Il reçût pour sa dot plus d'Ecus à la fois,
Qu'un Balancier n'en peut reformer en six mois.
Sa Femme se flattoit de la douce esperance,
De voir fleurir chez elle une heureuse abondance;
Elle croyoit au moins que deux, ou trois amis
Devoient soir & matin à sa table être admis;
Mais *Harpagon* aride & presque Diaphane,
Par les Jeûnes cruels ausquels il se condamne,
Ne reçoit point d'amis au dépend de son pain;
Tout se ressent chez lui des langueurs de la faim.
Si pour fournir aux frais d'un habit necessaire,
Sa Femme luy demande une somme legere,
Son visage soudain prend une autre couleur,
Ses Valets sont en butte à sa mauvaise humeur.
L'avarice bien-tôt au teint livide & blême,
Sur son Coffre de fer va s'asseoir elle-même;
Pour ne le point ouvrir il abonde en raisons,
Ses Hôtes sans payer ont vuidé ses maisons,

B

* *L'Avare.*

D'un vent venu du Norr la maligne influence,
A Moissonné ses fruits avec son esperance,
Ou de fougueux torrens innondant ses Vallons,
Ont noyé sans pitié l'honneur de ses Sillons ;
Ainsi toûjours retif, rien ne flechir son ame.
Pour avoir un habit il faudra que sa Femme
Attende que la mort le mettant au cercueil
Luy fasse enfin porter un salutaire dueil.

Mais pourquoy diras-tu ? Cette injuste queréle
Les Epoux sont-ils tous sur ce même modéle?
* *Alcipe* n'est-il pas exempt de ces défauts
Que tu viens de tracer dans tes piquants tableaux ;
D'accord, il est bien-fait, genereux, noble, sage,
Mais à se ruiner son propre honneur l'engage,
Si-tôt que la Victoire un Laurier à la main.
Appellera LOUIS sur les rives du Rhin,
Que des Zephirs nouveaux les secondes haleines
Feront verdir nos bois, & refleurir nos plaines,
Ses Mulets importuns bisarrement ornez,
Et d'un airin bruyant par tout environnez,
Sous des Tapis brodez, se suivant file à file
A pas majestueux traverseront la Ville ;
Tout le peuple attentif au bruit de ses Mulets,
Verra passer au loin Sur-touts, Fourgons, Valets ;

* *Le Prodigue.*

Chevaux de mains fringans, insultant à la terre,
Pompe digne en effet des enfans de la Guerre!
Mais pour donner l'effort à ce noble embarras,
Combien chez le Notaire a-t'il fait de Contrats,
Les Joyaux de sa Femme ont été mis en gage,
D'un somptueux Buffet le pompeux étalage,
Que du debris commun il n'a pû garentir,
Rentre chez le Marchand d'où l'on l'a vû sortir.
Pour assembler un fond de deux mille pistoles,
Combien nouveau protée a-t'il joüé de rôles?
Combien a-t'il fait voir que le plus fier Guerrier
Est bien humble aujourd'huy devant un Usurier?
Il part enfin, & meine avec lui l'abondance.
Tout le Camp se ressent de sa noble dépense,
Des Cuisiniers fameux pour lui fournir des mets,
Dépeuplent chaque jour les Mers & les Forêts.
Que fait sa Femme alors? Dans le fond d'un Village
Elle va sans argent déplorer son Veuvage,
Dans ses Jardins deserts promener sa douleur,
Et des Champs paresseux exciter la lenteur.

On voit six mois aprés tout ce train magnifique
Reduit à la moitié, revenir foible, étique;
On voit sur les chemins l'équipage en lambeaux,
Des Mulets décharnez, des ombres de Chevaux,

Qui dans ce triste état n'osant presque paroître.
S'en vôt droit au marché chercher un nouveau maître.

Cependant au Printemps il faut recommencer,
Il faut sur nouveaux frais emprunter, dépenser,
Mais nous verrons bien-tôt une liste crüelle
Du trépas de l'Epoux apporter la nouvelle,
Et pour payer enfin de tristes Creanciers,
Il ne laisse aprés lui qu'un tas de vains Lauriers.
Il est d'autres Maris volages, infidéles,
Fatiguans Dameters, Tyrans nez des ruëlles,
Qu'on voit malgré l'Hymen, & ses sacrez flambeaux
S'enrôler chaque jour sous de nouveaux Drapeaux;
Qui d'un cœur plein de feux à leur devoir contraires
Encensent follement des beautez étrangeres :
Le soin toûjours pressant de leurs galans Explois,
En cent lieux differents les appelle à la fois.
* *Agaton* dans Paris court à bride abatuë;
Malheur à qui pour lors est à pied dans la ruë,
D'un & d'autre côté ses Chevaux bondissants,
D'un deluge de bouë inondent les passans;
Tout fuit aux environs, chacun cherche un azile
Avec plus de vitesse il traverse la Ville,
Que ces Courriers poudreux que l'on vit les premiers
Du Combat de Nervvinde apporter les Lauriers,

* *Le Coquet.*

Et qui de la Victoire emprunterent les aîles
Pour en donner au Roy les prieres nouvelles.
De cet empressement le sujet inconnu
Quel est-il en effet ? Hé quoi ! l'ignores-tu ?
Il va fade Amoureux de theatre en theatre,
Exposer un habit dont il est idolatre ;
Dans le même moment on le retrouve au Cours,
Hors la file au grand trot, il y fait plusieurs tours ;
Tout hors d'haleine enfin il entre aux Thuileries,
Cherchant par tout matiere à ses Galenteries ;
Il reçois tous les jours mille tendres billets,
Ses bras sont jusqu'au coude entourez de portraits,
L'on voit briller dans l'or les Blondes, & les Brunes,
Qu'il porte pour garants de ses bonnes fortunes :
Aux yeux de son Epouse il en fait vanité,
Et pretend qu'en dépit des loix de l'équité
Sa Femme luy conserve une amour éternelle
Tandis qu'il aime ailleurs & court de belle en belle.
D'autres amours encor..... mais non, d'un tel discours
Il ne m'est pas permis de prolonger le cours,
Ma plume se refuse à ma timide veine,
Eût-on crû que le Tibre eût coulé dans la Seine,
Et que nous apportant des vices inoüis,
Il eût vangé le Rhin des Exploits de LOUIS

Je voudrois bien *Eudoxe*, abregeant la matiere
Calmer ici ma bile & finir ma carriere ;
Mais puis-je supprimer le portrait d'un Epoux,
Qui sans cesse agité de mouvemens jaloux,
Et paré des dehors d'une tendresse vaine,
Aime, mais d'un amour qui ressemble à la haine.
* *Alidor* vient icy s'offrir à mon pinceau,
Il est de sa moitié l'Amant & le Bourreau,
Par tout il la poursuit, sans cesse il la querelle,
Il ne peut la quitter, ny demeurer prés d'elle,
L'erreur au double front, le devorant ennuy,
Les funestes soupçons volent autour de luy ;
Un geste indifferent, un regard sans étude,
Va de son cœur jaloux aigrir l'inquietude.
Sans cesse il se consume en projets superflus,
Il voit, il entend tout, il en croit encor plus,
Il est malgré ses soins, & ses constantes veilles,
Aveugle avec cent yeux, sourd avec cent oreilles,
Chaque objet, de son cœur vient arracher la paix,
Marbres, Bronzes, Tableaux, Portier, Cochet, Laquais
Ceux-mêmes qu'aux deserts de l'ardente Guinée,
Le Soleil a couvert d'une peau bazanée,
Tout luy paroît amant fatal à son honneur,
Il craint des heritiers de plus d'une couleur.

* *Le Jaloux.*

Qu'un folâtre zephir avec trop de licence,
Des cheveux de sa Femme ait détruit l'ordonnance ;
D'un affront prétendu voulant tirer raison,
Sa main s'arme aussi-tôt du fer & du poison,
Si la crainte des Loix suspend sa frenesie
Pour l'immoler cent fois il luy laisse la vie.
Dans quelque affreux Château, retraite des Hiboux,
Dont quelque jour peut-être il deviendra jaloux,
Il la traîne en exil comme une criminelle,
Et pour la tourmenter il s'enferme avec elle.
Dans ce sauvage lieu des vivans ignoré,
D'un fossé large, & creux, doublement entouré.
Cette triste victime affligée, éperduë,
Sur les funestes bords croit être descenduë,
Lorsque la Parque enfin répondant à ses vœux,
Vient terminer le cours de ses jours malheureux.

Nomme-moy si tu peux quelque Mari sans vice,
Ma *Muse* est toute prête à luy rendre justice,
Sera-ce *Licidas* qui met avec éclat
Sa femme en un Convent par Arrêt du Senat ?
Et qui trois mois aprés devenu doux, & sage,
Celebre en un Parloir un second Mariage :
Sera-ce *Lisimon* qui toûjours entêté
Convoque avec grand bruit toute la faculté,

Et sur son sort douteux consultant Hipocrate,
Fait qu'aux yeux du public son des-honneur éclate.
Quel champ ! Si je parlois d'un Epoux furieux,
Qui prophanant sans cesse un chef-d'œuvre des Dieux
Ose dans les transports de sa rage crüelle
Porter sur son Epouse une main criminelle.

Mais je te veux encor ébaucher un tableau,
Remòntons sur la Scene, ouvre-moy ce rideau,
Ciel que vois-je en dépit d'une épaisse fumée,
Que répend dans les airs mainte pipe enflâmée,
Parmi des flots de vin en tous lieux répandu,
J'apperçois *Trasimon* * sur le ventre étendu,
Qui tout pâle & défait, rejette sous la table
Les mourceaux presque entiers d'un repas qui l'acable.
Il fait pour se lever des efforts violens,
La terre se dérobe à ses pas chancelans.

De mortelles vapeurs sa tête encore pleine
Sous de honteux debris de nouveau le rentraine,
Il retombe, & bien-tôt l'aurore en ce reduit,
Viendra nous découvrir les excez de la nuit.
Bien-tôt avec le jour nous allons voir paroître
Quatre insolens Laquais aussi soûs que leur Maître,
Qui charmez dans le cœur de ce honteux fracas
De la table à son lit le portent sous les bras.

* *Le Débauché.*

Quel

Quel charme, quel plaisir pour une triste femme,
De se voir le témoin de ce spectacle infame.
De sentir les vapeurs de Vin, & de Tabac,
Qu'exhale à chaque instant un perfide estomac.
Tu fremis! toutefois dans le siécle où nous sommes,
Chere *Eudoxe*, voilà comme sont faits les hommes.

Quel merite aprés tout, quels titres souverains,
Rendent donc les Maris & si fiers, & si vains,
Osent-ils se flater qu'un contrat authentique,
Leur donne sur les cœurs un pouvoir tiranique?
Pensent-ils que brutaux, peu complaisans, fâcheux,
Avares, negligez, débauchez, ombrageux,
Parez du nom d'Epoux, ils seront seurs de plaire,
Au mépris d'un Amant soumis, tendre, sincere,
Complaisant, liberal, qui se fait nuit & jour
Un soin toûjours nouveau de prouver son amour?
Non, non, c'est se flater d'une erreur condamnable,
Veut-on se faire aimer? il se faut rendre aimable.

Aprés tous ces Portraits bien ou mal ébauchez,
Et tant d'autres encor que je n'ay pas touchez,
Iras-tu me traitant d'ennuyeux Pedagogue,
Des Martyrs de l'Hymen grossir le Catalogue?
Non! dans un plein repos arrête ton destin,
C'est le premier des biens de vivre sans chagrin.

Si dans des Vers piquans Juvenal en furie,
A fait passer pour fou celuy qui se marie,
D'un Esprit plus sensé, concluons aujourd'huy,
Que celle qu'il l'épouse est plus fole que luy.



# SATIRE
## CONTRE
# LES FEMMES.


'Est en vain, DESPREAUX, que Pradon comme un Dogue,
Ne cesse d'aboyer contre ton Dialogue, *
Cet Ouvrage fameux parmi les beaux Esprits,
Malgré tous ses efforts aura toûjours son prix.
Tel que battu des flots un Rocher immobile,
Garde au sein de la Mer son assiete tranquile :
Tel tu dois méprisant mile fades Rimeurs,
Oüir sans t'émouvoir leurs frivoles clameurs.
Que répondre en effet à ces torrens d'injures,
Qui font de leurs discours les plus belles figures.



* *Satire contre les femmes.*

Irois-tu refuter ce bizarre Argument,
Qui conclud que ta Muse en veut au Sacrement ?
Et qu'à la politique également fatale,
Son but est d'enseigner une horrible Morale.

Irois-tu sur le goût de ces Esprits mal-faits,
Du Sexe d'aujourd'huy reformer tes Portraits ;
Non, tu perdrois ton tems, & leur troupe vulgaire
Tireroit trop d'honneur d'un si noble adversaire,
Contre tes Ennemis le public irrité,
Approuve à haute voix ton silence affecté ;
Et tandis que ce Juge arbitre de la Gloire,
T'acordera sur eux une entiere Victoire,
En vain ils publiront pour te rendre odieux,
Que ta Satire choque & la Terre, & les Cieux.

Qu'auroit-ce donc été si ta plume hardie,
Peignant la *Brinvilliers* des traits de *Canidie*,
Eût fait voir tout Paris en proye à ses Poisons ?
Sçavante en ce bel art, cheri de-là les Monts:
N'a-t-elle pas commis par la *Voisin* aidée.
Tous les maux dont la Fable a noirci sa Medée?

Qu'auroient dit tes Censeurs si jusques sous le Dais,
Aux Dames de la Cour décochant mile traits,
On eût vû dans tes Vers l'une levant le Masque,
S'abandonner sans honte aux caresses du *Basque*,

L'autre foulant aux pieds son rang & sa grandeur,
Faire d'un *Histrion* l'objet de son ardeur.
L'une donnant l'effort à de honteuses flâmes,
Hanter impudemment les lieux les plus infames ;
Et l'autre d'un Epoux redoutant le poignard,
Livrer son cher Amant au destin d'*Abelard*.
Que n'auroient-ils pas dit, si plus libre en ses rimes
Ta Muse eût sans égard devoilé tant de crimes:
Trop heureux ! si le Sexe en sa lubricité,
Renfermoit tout l'excez de sa malignité.
Mais plus crüelle encor que n'est une Vipere,
L'une donne les mains à détruire son pere,
L'autre pour ses Enfans sans pitié, sans amour,
Les expose au hazard, ou les prive du jour :
L'une poussant à bout son infidéle rage,
Pour vivre en liberté hâte un trop lent Veuvage.
L'autre aux pieds des Autels par un inceste affreux,
Viole chaque jour le plus saint de ses Vœux.
L'une ... mais n'entrons pas d'avantage en matiere,
A quoy bon dans mes Vers imitant la *Bruyere*,
Vais-je aux yeux du public étaler des Tableaux,
Que je devrois couvrir des plus épais rideaux.
Pardon cher DESPREAUX, si ma *Muse* trop vive,
S'égare, & malgré moy va jusqu'à l'invective,

Appuyant ton parti de ma débile voix,
Mon dessein n'étoit pas de toucher à tes droits;
Mais tu sçais qu'en l'ardeur qu'Apollon nous inspire,
Souvent nous disons plus, que nous ne voulons dire.



# SATIRE
## CONTRE
# LES FEMMES.

TOY seul sçais DESPREAUX, à l'aide d'un bon Vers,
Rendre un fat ridicule aux yeux de l'Univers.
Jamais mieux de son tems Horace aprés Lucile,
Sur les fades Auteurs ne déchargea sa bile ;
Et pour peindre au naïf un sot Original,
Tu surpasses sans doute & Perse, & Juvenal.
Ne crois pas toutefois que ta Muse efficace,
De toute œuvre insipide ait purgé le Parnasse ;
Et que le mauvais sens, sifflé dans tes écrits,
N'ose plus désormais s'emparer des esprits,
Avant que d'un tel mal on coupe la racine,
Les Ecrits de Pradon vaudront ceux de Racine,

Prechac meritera la charge de Lecteur ,
Et Perrault du sublime atteindra la hauteur.
Loin donc chet DESPREAUX , que jamais la Satire
Puisse chasser des Cœurs cette rage d'écrire ,
Voy combien d'Esprits faux , aigris d'un vieux levain
Aujourd'huy contre toy prennent la plume en main.
L'un du Sexe attaqué faisant l'Apologie , *
En Chantre du Pont-neuf fredonne une Elegie,
L'autre * percé d'un trait qui le met en fureur ,
Comme un Taureau fougueux mugit avec horreur.
Les Partisans gagez de ces grossiers libeles ,
En vont à tes dépens fatiguer les ruëles ,
Publiant que le Sexe est pleinement vengé
De l'oprobre honteux dont tes Vers l'ont chargé.
Toutefois DESPREAUX , loin de luy faire outrage ,
Ta Muse en l'épargnant a gâté son Ouvrage ,
Employant tout son fiel en de vagues portraits ,
Sur des fantômes vains elle épuise ses traits ;
Il eût bien mieux valû par une aigre censure,
Ainsi que Juvenal gourmander sa luxure,
En le piquant au vif un salutaire affront ,
Peut-être eût rapelé la pudeur sur son front.
Ces endroits qu'à Paris les prudens Commissaires,
Ne pouvant abolir ont rendu tributaires ;

* *Perrault.* * *Pradon.*

Nous laissent-ils douter de son déreglement,
Ah ! Si j'osois icy parler plus clairement,
Que ne dirois-je pas de ces Femmes avides,
A tirer de leurs corps des salaires sordides.
En vain le Ciel vengeur sur ces plaisirs brutaux,
Répend pour les punir d'épouvantables maux ;
Rien n'arrête le Sexe en son ardeur lubrique,
Il redoute moins Dieu qu'il ne craint l'authentique, *
Sa debauche excessive a remis en vigueur,
Cette loy qu'on trouvoit si pleine de rigueur,
De cent contes connus égayant ta matiere,
Tu pouvois librement nous citer l'Epiciere,
Qui jusqu'en la prison par des faits impudens,
Fournit à son Mary de nouveaux incidens.
Heureux s'il peut encor, prouvant son infamie,
L'enfermer par Arrêt le reste de sa vie.
Le triste Bria... non moins deshonoré,
Attendit vainement cet Arrêt desiré,
Son Rival par argent corrompant la Justice,
Malgré tous ses efforts fit triompher le vice,
Et mit sa chere Amante en pleine liberté,
De se prostituer avec impunité.
Tu pouvois nous parler de cette jeune fille,
Dont tout Paris connoit le nom & la famille ;



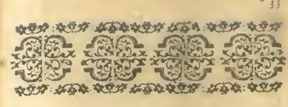
* *Loy qui condamne les femmes adulteres au refuge.*

Un jeune homme de Robe épris de ses attraits,
La choisit dans l'espoir d'épouser un Agnés ;
Mais découvrant bien-tôt à la fausse innocente,
Des signes trop constans d'une couche recente.
Retournez, luy dit-il, sans bruit chez vos parens,
Où vous avez laissé vôtre honneur, & vos gands.

Tu pouvois reprocher à cette indigne Mere,
D'avoir mis deux cens fois ses filles à l'enchere,
Sans beaucoup s'alarmer des discours du public.
*Clorinde* s'enrichit à ce honteux trafic.

Enfin pour nous charmer par un semblable stile,
Le beau Sexe à ta Muse offroit un champ fertile,
Tu le ménages trop, & tes fors ennemis,
T'acusent d'un peché que tu n'a pas commis.



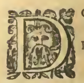


# SATIRE

## A MONSEIGNEUR

## JAQUES BEGNIGNE BOSSUET

### Evêque de Meaux.



OCTE & sage Prelat dont le Ciel à fait chois
Pour instruire & former la jeunesse des Rois,
Et qui par des discours vifs & pleins d'éloquence
Sçais confondre l'erreur, & bannir l'ignorance.

Je conviens avec toy que des hommes pecheurs
Devroiét avoir toûjours les yeux baignez de pleurs:
Je sçai que l'Evangile en ses leçons divines
N'offre pour le salut qu'un chemin plein d'épines
Et que loin d'approuver les jeux & les plaisirs
Il nous en interdit jusqu'aux moindres desirs,

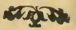
Ainsi la Comedie, étalant sur la Scene
Les apas seducteurs d'une pompe mondaine,
Sans doute est peu conforme à ces vœux solemnels
Qu'en naissant un Chrétien fait au pieds des Autels.
Ces Caracteres fiers des Heros du Theatre
Pouvoient être applaudis par un peuple idolatre,
Mais disciples d'un Dieu pour nous crucifié ;
Nous devons n'estimer qu'un cœur mortifié,
Un cœur humble, sans fiel, & dont la vertu pure
Se fasse un point d'honneur d'oublier une injure,
Et prefere de voir ses passions aux fers,
A la fausse grandeur de dompter l'Univers.
Cependant, Grand Prelat, d'invincibles obstacles
S'oposent au dessein d'abolir les spectacles;
Auprés des Souverains l'oisiveté des Cours
Malgré tous les sermens les maintiendra toûjours,
Et les peuples privez d'un plaisir excusable [ble.
Peut-être en chercheroient quelqu'autre plus coupa-
D'ailleurs tant qu'on verra des Prelats fastueux
Elever à grand frais des palais somptueux,
En fait de mets exquis ne rien ceder au Princes.
Et de leur train pompeux ébloüir les Provinces,
Contre la Comedie en vain l'on écrira
De ces moralitez le public se rira..

Jesus-Christ dira-t-il, aux riches de la terre
Pendant toute sa vie à declaré la guerre.
Cependant un Prelat se croit en seureté
Avec vingt-mille écus dont il se voit renté ;
Et l'on ne pourra pas à l'Hôtel de Bourgogne,
Voir le Rôle plaisant d'un sot & d'un ivrogne,
Ou charmé de Corneille au Theatre François
Aller plaindre le sort des Princes & des Rois.

De quel front ces Pasteurs vivant dans l'opulence
Viennen-t-ils nous prêcher l'esprit de Penitence ?
Et comment dans ce siecle oseut-ils se flater,
Qu'on subira le joug qu'ils sçavent éviter ?

Tels dans l'ancienne Loy des Tartufes severes
Dannoient le peuple Juif pour des fautes legeres;
Eux qui loin des témoins en des reduits cachez.
S'abandonnoient sans crainte aux plus honteux pechez.

C'est ainsi, Grand Prelat, que le peuple raisonne
Et fait une leçon aux Docteurs de Sorbonne :
Pour imposer silence il faudroit reformer,
Nombre d'autre abus que je n'ose rimer.





# SATIRE
## AU
## SIEUR LAURENT
# PEGURIER.

TEMERAIRE Censeur, qui veux nous faire un crime,
D'un plaisir reconnu de tout tems legitime,
Cõtre la Comedie en vain dans un écrit
Tu vomis à longs flots l'aigreur de ton esprit ;
Le theatre app y du pouvoir Monarchique,
Redoute peu l'effort de ta fade Critique,
Et l'on verra toûjours cet innocent plaisir
Des plus honnêtes gens occuper le loisir.

Jadis quand il offroit d'infames Caracteres,
Je sçai qu'il s'atira la Censure des Peres,
Alors chez les Romains un Acteur éfronté,
Du discours à l'éfet poussoit l'impureté,
Et par un coup barbare ensanglantant la Scene,
Donnoit à tout le Cirque une joye inhumaine;
Atrée y preparoit un horrible festin,
Et Medée y venoit le poignard à la main,
L'un & l'autre égorgeant d'innocentes Victimes,
A la Fable ajoutoient de veritables crimes;
Alors avec raison dans leurs discours pieux,
Les Peres défendoient ce spectacle odieux;
Mais depuis qu'à la Foy Rome par eux soûmise,
Eût goûté quelque tems le doux joug de l'Eglise,
Le Theatre reprit son antique splendeur,
Et ne s'écarta plus des loix de la pudeur.
Loin de le condamner les Saints Peres eux-mêmes,
Voulurent l'embelir par de sacrez Poëmes;
Et c'est dans cet Esprit qu'on a vû si long-tems
Nos misteres en proye aux Auteurs ignorans.
Sous ces deux derniers Rois, la France plus polie,
De ces vieux *Histrions* reconnût la folie,
Et laissant l'Evangile à traiter aux Docteurs,
Chercha d'autres sujets propres à ses Acteurs.
Corneille

Corneille aprés Rotrou de la sçavante Grece,
Sur la Scene Françoise employa la richesse,
Et Racine y fit voir d'un stile plus uni,
La Vertu couronnée, & le vice puni.
Ainsi dans Mithridate un fils traître à son Pere,
Concourt par sa revolte au bon-heur de son frere;
Tite dans Berenice écoutant son devoir,
N'ose pour son amour faire agir son pouvoir,
Et livrée aux remords qu'un crime afreux excite,
Phedre prend du poison, & décharge Hypolite.
En un mot, chaque piece est un riche Tableau,
Où le mal paroît laid, où le bien paroît beau:
On y voit encor mieux que dans le meilleur livre,
Le mal pour l'éviter, & le bien pour le suivre;
Aidé par sa raison, & libre en son desir,
Le spectateur écoute, & n'a plus qu'à choisir.
Ainsi le Createur en défendant la pomme:
Mit le bien & le mal au choix du premier homme;
A l'exemple d'Adam si quelque foible esprit,
Y prend au lieu du bien le mal qui le seduit,
La Tragedie en soy n'est pas plus condamnable,
Que la loy dont Adam fit un mépris coupable.
Ce art ingenieux, ce noble amusement,
Des longs travaux du jour delasse utilement.

Et quel autre avant toy Pedant plein d'arrogance,
A jamais pretendu que ce fût une offence,
D'écouter une piece ou d'un Vers enjoüé,
Le Tartufe imposteur par Moliere est joüé,
Aussi malgré ton Livre & sa fausse doctrine,
On admire Corneille, on estime Racine,
Moliere divertit & la cherté du Pain ✠
N'empêche pas d'aller aplaudir Arlequin.

✠ *Cette Satire fut faite l'année de la grande cherté du pain.*





# SATIRE

## CONTRE LES FAISEURS DE FADES OPERA, DE MAUVAIS LIVRES, ET DE SOTES COMEDIES.

IL est certaines gens qui trouvent à redire,
De me voir occupé sans cesse à la Satire ;
*Au lieu de Critiquer &* Pradon , *&* Perrault,
*Suivez* ( me disent-ils ) *les traces de* Quinaut,
*Faites des Opera dont vous puissiez sans crime*
*Avec des monceaux d'or aquerir de l'estime ;*

Corneille le Cadet, la Saintonge, & Duché,
*On trouvé le chemin de ce Perou caché,*
*Il est vray que leurs Vers sans art & sans genie,*
*Des sons les plus charmans corrompent l'harmonie;*
*Cependant on a vû ces Auteurs bien payez,*
*Pour avoir fait des Vers qui nous ont ennuyez.*

A ces mots reprimant le fiel qui me domine,
Je pretends à mon tour essayer de *Francine*,
Je chausse le Cothurne, & pour un Opera
Je veux voir si Phœbus aussi m'inspirera,
Les Vers coulent bien-tôt de ma feconde Veine,
Mais à peine ay-je fait les trois quarts d'une Scene,
Que n'y rencontrant point de ces sublimes traits,
Je la mets en lambeaux de crainte des siflets,
Et trouve que seduit par de vaines amorces,
J'entreprenois un œuvre au dessus de mes forces.

Alors plus que jamais suivant mon premier train,
Contre les froids Auteurs j'exhale mon chagrin,
Ma Muse en veut sur tout à ce fade Volume, *
Où l'esprit a toujours moins de part que la plume,
Et par qui *Bordelon* fait métier aujourd'huy
De revendre en détail les Ouvrages d'autruy.
Je ne sçaurois souffrir qu'en termes insipides,
*Debrie* ait fait parler ses tristes *Heraclides*. *

* *Les Diversitez curieuses.* * *Tragedie qui fut siflé dés la premiere representation.*

Dont il n'a pas tiré s'il le veut avoüer,
Les repas qu'il donna pour les faire joüer.
Tout beau ! dira quelqu'un vôtre Muse en furie
Attaque avec raison *Bordelon*, & *Debrie*,
Mais comme un Satirique est toûjours odieux,
Pour les bien critiquer il faudroit faire mieux.
J'en conviens, & déja par quelque bel Ouvrage,
J'aurois montré que j'ay du bon sens en partage,
Si pour faire imprimer, & se voir mettre en Veau,
Il ne faloit subir l'examen, & le Sceau.
Sur le moindre pretexte un *Visâ* se denie,
Tout Ouvrage est suspect où l'on voit du genie,
Et cette heureuse Cire en proye à *Bordelon*,
Se refuse à l'Abeille, & s'acorde au Frélon.
Fatigué des rigueurs de la Chancelerie,
Iray-je à Guenegant changer de baterie;
Et flatant vint Grimauds qui font les beaux esprits
De leur troupe insolente essuïer les mépris.
Il n'en est point entr'eux à voir leur mine altiere,
Qu'on ne prit tout au moins pour un autre Moliere,
Et souvent sur vos Vers tel se moque de vous,
Qui les croit assez bons pour en être jaloux.
Depuis que sur la Scene on ne voit plus en France
D'heureux imitateur des beautez de Terence,

Il est tel froid spectacle ¶ inventé par *Dancourt*, ¶
Que tout Paris condamne, & que tout Paris court.
Ce succez étonnant qui flatte sa manie,
Fait que ce fier Acteur croît être un grand genie,
Quoy qu'il doive souvent tout ce qu'il a de beau,
A tel qui luy confie un Ouvrage nouveau.
De ses honteux larcins l'Histoire est si publique,
Que je l'ose avancer comme un fait sans replique.

Mais ma Muse il est tems de prendre du repos,
Tu pourrois ennuyer par de trop longs propos.
Toûjours des froids Auteurs implacable ennemie,
Prepare d'autre traits contre l'Academie,
Et laisse là *Dancourt* rempli de vanité,
S'aplaudir d'un honneur qu'il n'a pas merité.

¶ *La Foire de Bezons.* ¶ *Comedien François.*





# SATIRE CONTRE LES AUTEURS DU MERCURE GALANT.

QUOY depuis si long-tems *Corneille*, & *Devizé*,
Fatiguent le public d'un Livre méprizé,
Et je n'ay pas encor contre leur sot Mercure
Decoché dans mes Vers quelque trait de censure.
Ah ! c'est trop attendu, mon silence est suspect,
Il est tems de bannir un frivole respect ;
Si le Nom de LOUIS qui pare leur Volume,
A pû jusques icy mettre un frein à ma plume ;
Las de le voir en proye à ce couple ignorant,
Je me laisse entraîner, & je cede au torrent.
Vient-il de la Province un Ouvrage insipide,
Dût-il deshonnorer les faits de nôtre Alcide,

Si l'Ecu neuf le ſuit, il trouve un doux acüeil,
Et tiendra le haut bout dans ce fade recueil ;
C'eſt là que tous les mois la baſſe Academie,
Se montre ouvertement du bon ſens ennemie,
C'eſt-là que *Longe-Pierre* enflant un Chalumeau,
Croit chanter cõme un Cigne, & croaſſe en Corbeau ;
Et c'eſt-là que le *Clerc*, *Devins*, & leurs ſemblables,
Par les plus ſots Lecteurs ſe font donner aux Diables.

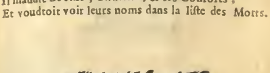
Aprés quelques Sonnets, Improntus, Madrigaux,
Le Mercure s'étend ſur les Livres nouveaux,
Et prodiguant l'encens en flateur mercenaire,
Il porte juſqu'aux Cieux l'Auteur le plus vulgaire.
Le conte vient enſuite, ou d'un ton doucereux,
*Devize* fait parler des Amans langoureux :
Si l'on étoit encor au ſiecle des Fleuretes,
Il pourroit divertir par ſes Hiſtorietes :
Mais par malheur pour luy le tems en eſt paſſé,
Et pour prendre une place on va droit au foſſé.

Ains ſans s'arrêter à l'amoureuſe Hiſtoire,
L'on paſſe tout d'un coup juſqu'aux chanſons à boire,
Dont les airs tres-ſouvent auſſi durs que les Vers,
Forment en les chantant les plus aigres concers.

Le Lecteur éfrayé tourne vite la Page,
Et pourſuivant le fil de ce galant Ouvrage ;

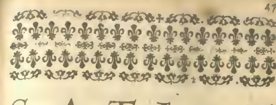
Il

Il tombe sur l'endroit où cent bizares Noms,
Semblent un Exorcisme à chasser les Demons ;
Sa crainte alors redouble, & de l'afreux Mercure,
Il est prêt à quiter la Magique lecture,
Quand l'Enigme paroit aprés bien des frayeurs.
Si pour la deviner il voit quelques lueurs,
Il la relit deux fois, non sans faire un scrupule,
Du tems que lui ravit ce labeur ridicule.
Aprés plusieurs éforts si le mot ne vient pas
Le Lecteur passe enfin au recit des combats.
Mais voyant le Mercure écho de la Gazete,
Repeter mot pour mot une vieille défaite,
Il maudit *Devizé*, *Corneille*, & ses Consorts,
Et voudroit voir leurs noms dans la liste des Morts.









# SATIRE
## A M.R **

Qui n'ayant jamais pû réüssir à faire de bons Vers, traitoit les Poëtes de foux, & particulierement les Modernes.



Quoy bon tant crier contre la Poësie,
Et luy donner pour mere à grand tort la folie ?
Je voudrois ( dites-vous) plûtot en bon Marchand,
Ainsi que mes Ayeux amasser de l'argent,
Ou bien si cet employ paroît trop mecanique,
Chez quelque Procureur apprendre la pratique,
Etudier en Droit, & me faire Avocat,
J'aimerois mieux enfin vous voir simple Soldat,
Me dites-vous souvent, que de voûs voir Poëte.
Je le vois bien *Damon*, une haine secrete

Vous fait mettre en courroux contre cet art Divin,
Mais de l'abandonner vous me pressez en vain;
La fortune il est vray rarement le caresse,
Je cherche aussi la gloire, & non pas la richesse.
Tous ces autres emplois peuvent donner du bien,
Mais pour rendre immortel, le bien ne sert de rien,
L'art de faire des Vers a seul cette puissance,
Les Heros tant vantez, & leur rare vaillance,
Dans un profond oubli seroient tous demeurez,
Si les Vers du tombeaux ne les avoient tirez.
Sans ceux d'*Homere*, *Hector*, *Achille*, *Ilionée*,
*Pirrus*, *Agamemnon*, *Ulisse*, *Idomenée*,
Et bien d'autres encor nous seroient inconnus,
Des hommes avant eux sans doute ont été vûs
Dignes d'être placez au Temple de memoire,
Dont on ne sçait pourtant ny le nom, ny l'Histoire,
Et comme ils n'ont point eu de Poëtes fameux,
Leurs Vertus, leurs Exploits, tout est mort avec eux.
Le merite caché dans l'ombre du silence
Difere de bien peu d'une lâche indolence;
La Vertu par les Vers est mise dans son jour,
Par eux aussi l'on voit le Poëte à son tour
Triompher de la mort & de tous ses ouvrages,
Et malgré sa fureur revivre en ses Ouvrages.

Jadis l'Empire Grec, & l'Empire Latin,
Ont peri tour à tour par l'ordre du Destin,
Leurs Poëtes ont seuls bravé sa violence,
Et n'ont point ressenti les traits de sa puissance.
*Homere* pour les Grecs, *Minandre*, *Anacreon*,
*Euripide*, *Sapho*, *Theocrite*, & *Bion*,
*Hesiode*, & *Moschus*, malgré les destinées :
Sont encore aujourd'hui triomphans des années,
Et vivront à jamais par leurs divins Ecrits.
Rome non moins feconde en sublimes Esprits,
Peut se glorifier aussi bien que la Grece,
D'avoir produit un *Plaute*, un *Terence*, un *Lucrece*,
Un *Virgile*, un *Horace*, un *Perse*, un *Juvenal*,
Un *Ovide*, un *Catulle*, un *Stace*, un *Martial*,
Et mille autres encor qu'en ces Vers je suprime,
Pour être trop gêné du côté de la rime ;
Mais dont le Noms fameux, & les Ecrits divers
N'ont nullement besoin du secours de mes Vers.
Leur reputation est assez établie,
Et Rome par leur Muse est bien plus ennoblie,
Que par tous les hauts faits de ses fameux Guerriers :
Et si Rome n'avoit que les fréles Lauriers;
Dont ils se couronnoient aprés chaque Victoire,
Où seroit aujourd'hui tout l'éclat de sa gloire?

Comment sçaurions-nous qu'elle a vaincu des Rois
Et qu'à tout l'Univers elle a donné des Loix.
Elle doit ce bien-fait au soin de ses Poëtes.
Jamais la Renommée avec ses cent Trompetes,
N'auroit jusques à nous fait passer ses Exploits,
Si les Muses n'avoient fait entendre leur voix,
Ce sont les doux acords de cette voix divine,
Qui font tant estimer l'éloquence Latine,
Et qui font qu'aujourd huy la langue des humains,
Du moins la plus commune est celle des Romains;
En Latin on écrit, on parle, & l'on harangue,
Du Midi jusqu'au Nort, on entend cette langue,
Elle est comme un remede à la confusion,
Qui parmi les mortels mit la division,
Lorsqu'ayant entrepris un temeraire ouvrage,
Le Ciel pour l'arréter confondit leur langage.
Aprés ce fleau fatal à tout le genre-humain,
L'homme abrutit ses mœurs, & devint inhumain,
Du sang de son prochain cruélement avide,
Il prit à le répandre un plaisir homicide:
Efaça de son cœur les loix de la raison,
Méprisa l'équité, cherit la trahison:
Errant parmi les bois laissa la terre inculte,
Méme à son Createur ne rendit aucun culte:

Enfin ne recherchant que des plaisirs brutaux,
L'homme vivoit alors comme les animaux.
Cependant aux mortels la seule Poësie
Inspira le desir d'une plus noble vie :
*Orphée* en ses beaux Vers leur prêchant la douceur,
Commença le premier à calmer leur fureur,
Les hommes enchantez de sa douce harmonie,
Accourant pour l'entendre oublioient leur manie.
*Amphion* aprés luy les trouvant moins cruels,
Leur fit voir comme Dieu meritoit des Autels,
Pour la societé donna des Loix utiles,
Et leur enseigna l'art de construire des Villes.
De là vient qu'on a crû qu'au doux son de sa voix.
Amphion attiroit les rochers & les bois ;
Comme Orphée avoit sçu par son divin langage
Reprimer la fureur des Tigres pleins de rage.
Voilà quel fut alors le fruit des premiers Vers,
Et le bien signalé qu'en reçût l'Univers :
Aprés avoir par eux fait de si grand miracles,
Le Ciel voulut en Vers prononcer ses Oracles,
Ils ent prirent le nom de langage des Dieux,
Ceux pour lors qui des Vers sçavoient l'art glorieux
Des Peuples & des Rois avoient la bienveillance,
Les Villes à l'anvi s'arogeant leur naissance,

De les avoir produits se disputoient l'honneur,
Les plus fameux Guerriers n'aspiroient qu'au bonheur
D'être immortalisez par leurs divins Ouvrages :
En un mot des mortels ils étoient les plus sages.

Aprés cela *Damon* de quel front osez-vous
Traiter injustement les Poëtes de fous ?
Peut-être direz-vous, qu'ainsi que tous les hommes,
Les Poëtes qu'on voit dans le siecle où nous sommes
Ont bien degeneré de ces premiers Rimeurs,
Et qu'il en est des Vers de même que des mœurs.
Mais voilà justement, *Damon*, ce que je nie,
Je sçay bien qu'en nos jours l'art de la Poësie
Est souvent profané par d'indignes Esprits:
Mais on en trouve aussi qui d'un beau zele épris
De rendre à l'avenir leur renommé illustre,
Sçavent à ce bel art donner un nouveau lustre.

Il en est en tous temps ainsi qu'en tous Païs,
Et sans aller plus loin la France sous LOUIS,
Egalant la splendeur de Rome sous Auguste,
A produit des Auteurs par un raport bien juste
Qui ne cedent en rien à ceux de ces tems-là.

Je suis bien sur qu'Auguste eut avoüé Cinna,
Et qu'Horace admirant le Cid du grand Corneille,
Eût fait pour son Auteur une Ode nompareille,

Et dans l'Amphiteatre avec tous les Romains,
Aux Pieces de Moliere il eut battu des mains.
Racine sur la Scene élevant son genie,
Eût fait verser des pleurs dans son Iphigenie,
Et par son Mithidate Alexandre & Titus,
Peut-être eût-il ravi la Palme à Varius;
Non, je ne croiray point me rendre ridicule,
En disant que Voiture aproche de Catule,
Que Phedre pour la Fable estimé sans égal,
A pourtant de nos jours rencontré son Rival; *
Et qu'enfin Despreaux, quoy qu'on en puisse dire,
Suit Horace de prés, du moins pour la Satire.
A vôtre avis Damon, tous ces rares Esprits
D'un Monarque éclairé, si tendrement cheris,
Meritent-ils le nom d'une troupe insensée,
Ah! rougissez plutôt d'une telle pensée;
Et si vous m'en croyez, vous n'avancerez plus
Qu'il faut que tout Poëte ait le cerveau perclus. ]

Pour vous, honteux Mortels qu'Apollon favorise
Et qui d'un feu divin sentez vôtre ame éprise,
Sur ce qu'en pourroit dire un Esprit envieux,
N'allez pas negliger un don si précieux :
A la gloire il n'est point de route plus certaine;
Les Exploits de L O U I S s'ofrent à vôtre veine;



* *La Fontaine*

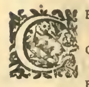
Mais en les celebrant faites-vous une loy,
De n'admettre en vos vers rien que de bon alloy,
Vôtre étude autrement feroit fort inutile,
Du Chantre de Mantouë imitez donc le stile,
Et par un grand Poëme aussi beau que le sien,
Faites voir qu'à LOUIS il ne manque plus rien.
Ou si dans nôtre langue une Ode a plus de grace,
Faites-en, j'y consens, à l'exemple d'Horace,
Pourvû que dans son tour noble, vif, éclatant,
Vous y fassiez briller le Sublime & le Grand.
Si vous réüssissez dans ces genre d'écrire,
A son fameux Heros la France pourra dire,
Que si par sa valeur elle regne aujourd'huy,
Elle a des Ecrivains qui sont dignes de lui.





# SATIRE
## CONTRE
# LES PARTISANS.

### *A Mr. BROSETTE, Avocat.*



CHER *Brossette*, d'où vient qu'on voit si peu de gens
Qui soient dans leur état paisibles & contens,
Et qui se dépoüillant d'ambition & d'envie,
Sachent goûter en paix les douceurs de la vie ?
C'est que l'homme en son sort ne pouvant se borner,
Croit que le seul bonheur consiste à dominer.

Ce Partisan qui vole & le Peuple & le Prince,
Pouvoit tranquilement vivre dans sa Province,

Et l'esprit en repos sans se rendre odieux,
Joüir d'un revenu laissé par ses Ayeux ;
Mais la soif d'aquerir venant saisir son ame,
Bien-loin de resister à l'ardeur, qui l'enflâme,
Il va droit à la Cour presenter des avis,
Que nous verrons bien-tôt écoutez & suivis.
Pour subvenir aux frais d'une Guerre importante ;
On luy dresse à l'instant une longue Patente,
Qui malgré tous les soins du prudent *Pontchartrain*
Rendra moins à L O U I S qu'au nouveau Publicain.
A peine est-il entré dans les droits de sa Ferme,
Qu'on voit l'ambition que son ame renferme,
D'un Seigneur en credit il recherche l'apuy,
Paris n'a point d'Hôtel assez vaste pour luy ;
Sa foule de Commis, sa nombreuse livrée,
Au Palais d'Orleans seroit trop resserrée,
Pour se bâtir un Louvre il apele *Mansard*,
*Le Nautre* en ses Jardins épuise tout son art ;
Tandis que sans delay le Doreur & le Peintre,
Viennent peindre & dorer ses Salons jusqu'au ceintre,
L'or & la soye en main Vingt Brodeurs ocupez
Font briller ses Fauteüils, ses Lits, ses Canapez,
*Vvander* aux Gobelins fait ses Tapisseries,
*Dotel* & *Fagnani* meublent ses Galeries ;

Et déja dans Paris la splendeur de ses Chars,
Du Peuple tout surpris attire les regards.
Sa table répondant à ce train magnifique,
Semble vouloir braver la misere publique,
Liévres, Perdreaux, Faisans, Ortolans délicats,
Hors d'œuvres, entremets paroissent sur ses plats.

Le croirois-tu *Brossette* ? aprés cette peinture,
Qu'un tel homme eût toûjours l'esprit à la torture,
Et qu'au milieu des biens, sous un lambris doré,
Par de cuisans soucis son cœur fût devoré;
Le sang des malheureux, dont ce Vautour s'engraisse,
Luy cause des remords, qui le rongent sans cesse,
Et la même *Alecton* qui tourmenta Caïn,
Le suit par tout la torche & le foüet à la main;
Se crimes, devançant la divine Justice,
Ont déja commencé sa peine & son suplice.

Mais je veux qu'endurci sur les plus noirs forfaits;
Son cœur soit devenu peu sensible à ces traits;
Quel chagrin n'ay-t'il pas d'être toûjours en crainte,
Qu'une taxe à ses vols n'aille donner atteinte,
Et que si ~~que~~ pour payer il cherche des détours,
A la Bastille enfin il n'acheve ses jours ?

Suposons même encor qu'au sein de la richesse,
Cet homme puisse atteindre un extrême vieillesse,

Et que malgré les Cieux justement irritez,
Il jouïsse du fruit de ses iniquitez.
De quel front verra-t'il l'affreuse maladie
Qui viendra sans espoir mettre fin à sa vie?
De ses crimes passez, l'éfrayant souvenir
Le plonge dans l'horreur d'un terrible avenir.

Grand Dieu! pour châtier ces Tirans de la terre,
Ne lance point sur eux les feux de ton tonnerre,
Fais-leur voir seulement le bonheur que produit
La Vertu delectable à quiconque la suit,
Afin que sa beauté paroissant à leur vûë,
Ils soient au desespoir de l'avoir méconnuë.



# SATIRE
## CONTRE
## LES FAUX DEVOTS.



U fuiray-je, & quel lieu me servira
d'azile ?
Si pour aller aux champs j'abandonne
la Ville,
Par tout je vois des Gens d'un langage affecté
Prêcher en faux Catons contre la volupté,
Et qui dans le secret en vrais Sardanapales,
Se livrent tout entiers aux vices les plus sales.
Depuis que les emplois, les biens, & les honneurs,
Sont enfin devenu le prix des bonnes mœurs,
Et que sous le Heros qui gouverne la France,
Il n'est plus de Vertu sans quelque recompense,
Chacun veut à l'envi paroître homme de bien,
Et jusque dans le Cloître on est Comedien.

Le Courtisan flateur habile en l'art de feindre,
A faire le Devot, sçait si bien se contraindre,
Qu'on le voit en public Singe de *Beauvillers*,
Tres-exact à garder des dehors reguliers,
Tandis qu'au fond du cœur par un mépris impie
De ce sage Seigneur, il condamne la vie.

Ce Magistrat dont l'air a tant de gravité,
Dont on vante par tout l'austere integrité,
Ennemi des presens, inflexible aux prieres,
Qui de corruption taxe tous ses Confreres,
Voulez-vous l'adoucir; & de vôtre procez,
Quelque injuste qu'il soit, avoir un pront succez;
Courez-vous informer chez des femmes publiques,
Quel est le tendre objet de ses feux impudiques,
Et la bourse à la main pour cinquante Loüis,
Achetez un Arrêt de sa chere Laïs.
Jamais ce Juge altier n'osa la contredire,
Et dés qu'en le flatant cette beauté soupire,
Le Vieillard rallumant des feux sur le declin,
Immole à son amour la Veuve & l'Orphelin.

A la Cour, au Palais ainsi l'on se déguise,
Et ce mal a passé même jusqu'à l'Eglise;
A quels excez peut-on ne pas ajoûter foy,
Aprés tout ce qu'a fait l'hipocrite *Monroy*;

Imposteur,

Imposteur, Sacrilege, incestueux, Parjure,
Tous ces noms odieux ne luy sont point injure:
Je sçay que dans *Sept-fons* * contrit, & penitent,
Le Ciel en fait un Saint d'un pecheur le plus grand;
Mais combien de Montois sous un habit austere,
Deshonorent encor le sacré Ministere?
Et combien en est-il dans les Cloîtres cachez,
Qui meurent chaque jour en parfaits débauchez?
Je ne m'étonne plus de voir que sur nos têtes
Le Ciel fasse pleuvoir d'éfroyables tempêtes,
Que la Guerre par tout exerçant sa fureur,
Remplisse l'Univers de carnage & d'horreur;
Ceux qui devroient fléchir la colere Celeste,
Attirent les premiers un malheur si funeste,
Et ne permettent pas que le Ciel en courroux,
Quitte les traits vangeurs qu'il arme contre nous.
Certain Prêtre jadis l'Avent, & le Carême
Nous prêchoit des Vertus qu'il pratiquoit lui-même.
Et blâmoit hautement *Lisis* d'avoir prêché
Dans l'unique dessein d'obtenir l'Evêché;
Cependant aujourd'huy ce Docteur hipocrite,
Croit que la Prelature est duë à son merite;
Et trouvant que *la Chaize* est trop lent à son gré,
Il brigue ouvertement ce sublime degré:

* *Abbaye reformée.*

Espion de la Cour pour tacher de luy plaire,
De son propre Institut il devient l'Adversaire ;
Enfin il a tant fait que la Crosse à la main,
Il peut aller regner, en petit Souverain,
S** va luy fournir cinq mile écus de rente ;
Mais son ambition n'est pas encor contente,
Il differe à partir, & demande à la Cour
De plus gros revenus en un plus beau sejour.
C'est pour tels Directeurs que le Sexe credule
Fait voir jusqu'à l'excez un amour ridicule,
Chaque Femme a le sien dont elle suit les loix,
Et qu'elle va par jour consulter mile fois,
L'une n'entreprend rien sans avoir son suffrage,
L'autre par ses avis regle tout son ménage.
Telle par des conseils reçûs au Tribunal,
Refuse à son Mari le devoir conjugal,
Qui dans l'enfoncement d'une Chapelle obscure,
A son cher Directeur l'acorde avec usure,
Et telle violant le plus saint droit des gens,
Pour enrichir le Moine, apauvrit ses Enfans.
Des crimes les plus noirs l'ame toute ulcerée,
Celle-ci va manger à la Table sacrée,
Où loin de recevoir l'Auteur de l'Univers,
Elle se donne en proye au Prince des Enfers.

* *L'auteur designe sa tante.*

Le Demon dans le sein comme une autre furie,
De retour au logis elle peste, elle crie,
Servante, Enfans, Mari, tout cede, tout s'enfuit,
Et de ses cris aigûs le quartier retentit.
* Cette autre à dire vray paroit moins turbulente,
Mais elle est dans son genre encore plus méchante,
Sous un humble dehors cachant un noir venin,
Elle attaque par tout l'honneur de son prochain;
Malheur! trois fois malheur! à quiconque l'ofence;
Il sentira bien-tôt les traits de sa vengeance;
Rien n'est si dangereux qu'un Devot irrité,
Le Tigre en sa fureur à plus d'humanité.

O Cœurs Pharisiens! maudits dans l'Evangile,
Vos mœurs depuis long-tems m'ont échaufé la bile!
A peine je pouvois encor former des mots,
Que j'avois declaré la guerre aux faux Devots?
A present que le Ciel favorisant ma haine,
M'a donné pour talent une mordante veine,
Sur vôtre race impie exhalant tout son fiel,
Je vous couvre aujourd'huy d'un opprobre éternel.



* *L'autheur designe sa mere.*





# SATIRE CONTRE LE BANQUEROUTIER.



ERS cet endroit fameux où le rapide Rhône,
Enfle son cours des eaux de la dormante Saône,

Et dont mile Palais bâtis sur le coteau
Au yeux du Voyageurs rendent l'aspect si beau ;
Un jour voulant chercher & l'ombre, & la verdure
Chez un nommé *** j'entray par avanture,
Le Bâtiment pompeux & vaste en son pourpris,
Renfermoit au dedans des meubles de grand prix ,
Et montroit au dehors une superbe face ,
Qui s'étendoit au long d'une double terrace,
Dont l'immense fardeau par des arcs soûtenu ,
Coûte seul tous les ans un ample revenu ;

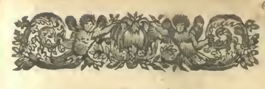
L'Art avoit disposé sur ces masses de pierres
Des plus brillantes fleurs, d'agreables Parterres,
Où nombre d'Orangers tous d'égale hauteur,
Exhaloient dans les airs une aimable senteur;
Un Bocage arrosé d'une onde pure & vive,
Temperoit du midi la chaleur excessive,
Et servoit de retraite à des miliers d'oiseaux,
Qui joignent leur ramage au murmure des eaux:
Tout ce que la Nature étale en la Provence,
Me parût r'assemblé dans ce lieu de plaisance,
Et tout étoit par l'art tellement embeli,
Qu'aux Portes de Lyon je crus être à Marly
J'en étois si charmé qu'il me prit fantaisie
D'en faire sur le champ l'Eloge en Poësie,
Assis sous un Berceau de lauriers toûjours verds,
Le crayon à la main je composois ces Vers,
Quand j'aperçus quelqu'un au travers du feüillage,
Pour le considerer je quittay mon Ouvrage,
C'étoit * * * luy-même à qui *Paperasson*
Croyant n'être point vû donnoit cette leçon,
Faites, lui disoit-il, au plûtôt Banqueroute,
Pour sortir d'embarras il n'est point d'autre route,
La chose est fort aisée, & dans huit jours au plus,
Je vous fais d'un seul coup gagner cent mile écus;

Sur tout il ne faut pas qu'un vain remords vous tienne
L'argent est toûjours bon de quelque par qu'il vienne,
Et mile gens en France ont un superbe train,
Qui sans ce stratagéme à peine autoient du pain.

Vous-même à qui je parle ici comme à mon frere,
Si par des Cranciers vos biens mis à l'enchere,
Il ne vous en restoit que le fâcheux ennuy,
Et le mortel chagrin de les voir chez autruy;
Pere d'une famille à l'instant méprisée,
Vous seriez du Public la fable & la risée.

Vous verriez vôtre femme en cet affreux malheur,
Pleurant son premier lustre, expirer de douleur,
Et vôtre fille enfin jadis si magnifique,
Reduite à rechercher un Courtaud de Boutique;
Mais loin de vous plonger en cet affreux état,
Pour vous en garentir faites un conp d'état,
Tandis que l'on vous croit encor dans l'opulence;
Prenez de toutes main marcharchandises, finance,
Moy-même vous servant d'Agent & de supôt,
Je vous feray trouver de l'argent de depôt,
Ensuite un beau matin délogeant sans trompete,
Vous vous esquiverez avec vôtre Cassete.
Vos Creanciers surpris d'nn si brusque départ,
Offriront aussi-tôt de vous remettre un quart;

Mais ſans faire ſemblant de vouloir les entendre
A grand peine aux deux tiers vous feindrez de vous rendre,
Tellement que nos gens las & pouſſez à bout.
Quitteront la moitié de peur de perdre tout :
Alors à la faveur d'un Contrat autentique ,
Laiſſant gronder en vain la cenſure publique ,
Vous pourrez réparoître, & le maſque levé
Faire ſous vos courſiers retentir le pavé ;
Voilà, mon cher Ami, comme ira vôtre afaire,
**** aprés ces mots embraſſant le Notaire,
Ah ! mon cher luy dit-il, que ne vous dois-je pas,
Pour m'avoir ſçû tirer d'un ſi dangereux pas ?
Faſſe le juſte Ciel que plûtôt je periſſe
Avant que ma memoire oublie un tel ſervice;
Mais pendant que ſans fin le perfide ****
Loüoit Paperaſſon de l'avis ſcelerat,
Par un petit détour j'alay gagner la porte
Et marchant à couvert je fis ſi bien en ſorte ;
Qu'aucun d'eux ne me vit, & qu'ils crurent toûjours
Que perſonne n'avoit écouté leur diſcours.



# SATIRE
## AU
## R. P. CENAMI,
## PROVINCIAL
## DE L'ORDRE DES C.

QUE j'aime *Cenami*, le Moine solitaire,
Quand vivant comme toy sous une Regle austere,
Il se montre à nos yeux par sa rare vertu,
Digne du saint Habit dont il est revêtu;
Mais s'il se trouve peu de ces ames éluës,
Qui du côté du Ciel dressent toutes leurs vûës,
Il en est à miliers qui malgré de saints Vœux,
Ont toûjours pour le vice un penchant malheureux.

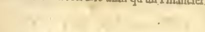
Témoin ce Frere Henri que ta main secourable
Eût sans doute arraché d'un Piege déplorable,
Si ce Moine indocile, & rebelle à ta voix,
N'eût, en quittant le froc, fui le joug de tes loix.
Ce dangereux abus qui regne dans l'Eglise
Est d'autant plus fâcheux que Rome l'autorise,
Et que pour de l'argent un Moine scelerat
Peut secouër sa Regle, & vivre en Apostat.
Mais pourquoi sans raison me plaindre ici de Rome,
Le Pape compatit aux foiblesses de l'homme,
Et malheur à quiconque use de sa bonté,
Pour commettre le crime avec impunité.
Blâmons plutôt ici ces femmes ridicules,
Qui pour le defroquer firent venir des Bules,
Et deux * Veuves sur tout à qui le Frere Henri
Sçavoit entretenir un visage fleuri;
Tantôt par le secours de certaines Pomades,
Il donnoit un air vif aux beautez les plus fades,
Et tantôt par un bain avec art composé,
Il leur rendoit le teint & frais, & reposé,
Luy-même, à ce qu'on dit, habile Apoticaire,
Leur sçavoit au besoin seringuer un Clistere:
Chez ces Veuves enfin il étoit si cheri,
Qu'on n'y pouvoit passer un jour sans Frere Henri.

* V. P. V. G.

Malgré sa barbe rousse, & sa robe crasseuse,
La Devote sucrée en devint amoureuse,
Et croyant qu'il seroit sage & discret Amant,
Commença de l'aimer plus que chrétiennement.
Si ce Frere Bigot prenant des disciplines,
Fût toûjours insensible aux vœux de ces Beguines,
Dieu le sçait ; cependant il courut un grand bruit,
Que Frere Henri venoit les visiter la nuit ;
Et qu'il n'y venoit pas faire Oraison mentale.

Alors, cher *Cenami*, pour finir le scandale,
Tu voulus sagement, usant de ton pouvoir,
Faire rentrer sans bruit ce Frere à son devoir,
Mais le mal avoit pris de trop fortes racines,
Il se mocqua des Loix humaines & divines,
Et bien loin de vouloir renoncer au pèché,
Il demeura toûjours chez les Veuves caché,
Là bien plus à son gré qu'au fond d'une Celule,
Il attendit en paix qu'on aporta sa Bule.
Elle vint, aprés quoy l'on vit un beau matin
Frere Henri revêtu comme une un Benedictin ;
Les Devotes pour luy toûjours pleines de zele,
Luy conservent encore une amitié fidéle ;
Et s'il avoit sçû lire on tient pour assuré,
Que déja ce bon Frere auroit un Prieuré,

Du moins pour l'acheter la somme est toute prête,
On attend qu'il ait mis l'Alphabet dans sa tête ;
Aprés quoy Frere Henri riche Beneficier,
Pourra vivre à son aise ainsi qu'un Financier.

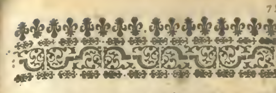




# EPITRES

## SATIRIQUES.





# EPITRE A MONSEIGNEUR LE MARÉCHAL DE VILLEROY.



OUY, l'Envie est un monstre implacable, odieux,
Qui n'a pas épargué même les demi-Dieux,
Et qui pour exercer sa rage envenimée,
Des plus belles Vertus ternit la renommée.
Ainsi ( Grand Maréchal ) ne sois pas étonné,
Si contre tes hauts faits ce monstre est dechainé.
Justifiant le choix du plus grand des Monarques,
D'une extrême valeur tu nous donnas des marques.
Quand pour ton coup d'essay portant par tout l'éfroy,
Tu vis fuïr à grands pas l'Ennemi devant toy :

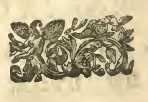
Et que même à ses yeux faisant tomber la foudre,
Tu mis des Païs-bas la Capitale en poudre.
Le Ciel voulant alors que Namur fût repris,
De tes fameux Exploits vint augmenter le pris:
Pouvois-tu mieux vanger la perte d'une place,
Qu'en Reduissant Nassau dans l'affreuse disgrace,
De voir Bruxelle en feu sans l'oser secourir,
Et de perdre beaucoup pour ne rien aquerir ?

Condé le grand Condé, ce Heros de nôtre âge,
Au goût des connoisseurs n'eût pas fait davantage;
Cependant on a vû tes pâles envieux
Offusquez par l'éclat de tes faits glorieux,
Chercher à les noircir à la Cour, à la Ville,
Par les traits insolens d'un fade Vaudeville :
Mais content d'avoir plû même à LOUIS le Grand,
Ris-toy, cher Villeroy, du vulgaire ignorant ;
Et comme Luxembourg méprisant son caprice,
Atten sans t'émouvoir qu'il te rende justice.
Couvert de ta vertu laisse parler les sots,
Une mâle fierté sied bien dans les Heros.

Tel que l'or au creuser s'éprouve & se rafine,
Et que la Rose brille au travers de l'épine :
Tel un cœur genereux par l'envie attaqué,
A remplir ses devoirs est toûjours apliqué,

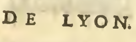
Et malgré les discours d'une vaine cabale,
Par de rares Vertus éclate, & se signale.

Bien loin de t'abaisser, ces Esprits de travers
T'ont déja merité mon encens & mes vers,
Et même à l'avenir tu devras à leur haine,
Quelque plus noble fruit de ma naissante veine :
Ta valeur m'en répond, & toûjours à mes yeux
Le merite insulté devient plus précieux.





# EPITRE AU R.P. MENETRIER, SUR SON HISTOIRE



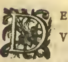
## DE LYON.



OY qui sçais aujourd'huy te faire un
Nom celebre
Du talent d'embelir une Pompe funebre,
Et qui nous as montré par mile traits nouveaux,
Le grand art d'honorer les Mânes des Heros.
Reçois, cher Menetrier, des filles de memoire,
Ces Vers qu'Apollon même a dictez pour ta gloire.
Un jour que le Soleil brillant sur l'horizon,
M'invitoit à dormir sur le tendre gazon,

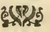
Comme je reposois à l'ombre d'un vieux Chêne,
J'aperçûs tout à coup la sage Melpomene :
Son front étoit orné des plus riches atours,
Sa bouche de Corail m'adressa ce discours.
„ Assez & trop long-tems cloüé sur la Satire,
„ Tu negliges, dit-elle, & la Flute & la Lire,
„ Il faut à l'avenir partageant mieux son tems,
„ Blâmer les froids Auteurs, & loüer les Savans.
„ Outre les Despreaux, les Flechiers, les Racines,
„ En France il est encor d'autres Ames divines :
„ Parmi ces grands Auteurs, ces esprits élevez,
„ Qu'au siecle de LOUIS le Ciel a reservez,
„ Menetrier, de Lyon & l'honneur & la gloire,
„ De cette illustre Ville a composé l'Histoire ;
„ Et perçant les replis de son Antiquité,
„ L'a mise en tout son jour à la posterité,
„ Pour rendre grace aux soins de ce rare genie,
„ Livre pour quelque tems les sots à leur manie,
„ Et du grand Menetrier vantant le fameux Nom,
„ Hâte-toy d'obeïr à l'ordre d'Apollon.
La Deesse à ces mots au milieu d'une nuë,
S'éleve vers les Cieux, se dérobe à ma vûë,
Je demeuray charmé de son port éclatant,
Et t'envoyant ces Vers j'obeïs à l'instant.

# EPITRE
## A UNE PARENTE DE L'AUTEUR, SUR SA RETRAITE, dans un Convent.

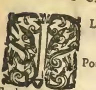


Es vanitez du siecle un mépris salutaire
Vous portant, chere Iris, au choix d'un Monastere,
Je ne viens point ici conseiller dangereux,
Détourner vôtre esprit d'un dessein genereux.
Du salut éternel vivement penetrée,
Donnez-vous au Seigneur, Soyez-luy consacrée.
Loin d'arréter vos pas en cet heureux chemin,
Je seray le premier à vous prêter la main :

Je loüray hautement l'ardeur qui vous anime
A faire de vous-même une chaste Victime;
Sourd à la voy du sang, & saintement cruël,
Moy-même j'oseray vous conduire à l'Autel.
Mais souvenez-vous bien qu'un si grand Sacrifice
Ne doit point, chere Iris, être fait par caprice,
Et que pour devenir l'Epouse du Seigneur,
Il faut qu'il ait parlé luy-même à vôtre cœur.
Souvent pour s'éloigner d'une injuste famille,
L'on prend sans refléchir le parti de la Grille;
Ravi de posseder une jeune beauté,
Le Convent vous reçoit avec facilité:
Les cœurs y sont pour vous tous remplis de tendresse;
Un Directeur gagé vous flate vous caresse,
La honte vous retient, vous prononcez des Vœux;
Et gemissez enfin sous un joug malheureux.
Voulez-vous donc, Iris, agir en fille sage,
Consultez de nouveau quelque saint Personage,
Ouvrez-luy vôtre cœur, & selon ses avis,
Prenez le sacré Voile ou gardez vos habits.



# EPITRE
## OU PLACET
## A MONSIEUR
## PAQUIER,
## LIEUTENANT
## PARTICULIER.
### AU CHATELET DE PARIS.


LLUSTRE Magiſtrat, que le Ciel a commis
Pour répendre ici-bas les bien-faits de Themis,
Et dont l'integrité jointe à l'intelligence,
Toûjours pour le bon droit fait pancher la balance:

Un Enfant d'Apollon aux Cartes redressé,
Implorant ton secours attend d'être exaucé.
Moins habile au Piquet qu'à trouver une rime,
Je me laissay duper par un Maître d'escrime,
Qui presque tous les coups se donnant les quatre As,
Fit rafle en un instant de mes pauvres Ducats.
Ce n'est pas tout encor, cet adroit personnage
Fidélement instruit de mon bien, de mon âge,
M'ayant gagné content cent pistoles & plus,
Joüa sur ma parole encor cinq cens écus :
Je les perdis bien-tôt, & pour valeur reçuë
Je lui fis des billets de la somme perduë;
Ce ne fut toutefois qu'à mon corps défendant,
Et pour me garentir d'un plus triste accident.
Car au premier refus voyant luire sa Brette,
Je signay promtement, & reconnus la dette.
Le fait est si constant, que par plus d'un témoin
Je pourrois le prouver s'il en étoit besoin :
Mais un billet que j'ay de sa propre écriture,
Le fera voir assez par sa seule lecture.
Ainsi, sage Pâquier, j'espere que la Cour
Voyant la verité plus claire que le jour,
Cassera mes Billets au gré de ma demande,
Et saura condamner ma partie à l'amande,

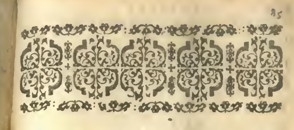
Le tout selon l'usage, & les tres-justes Loix,
Faites à ce sujet par plusieurs de nos Rois.*

Ayant avec dépens gagné ma juste cause,
Par des Vers plus polis, & sentant moins la Prose,
Paquier je te promets, à l'aide de Phœbus,
De faire un beau Portrait de tes rares Vertus,

* *Ordonnance de 1629. art.* 138.



EPITRE



# EPITRE

## A MONSEIGNEUR LE DUC DE CHARTRES, APRE'S LA BATAILLE DE STINKERQUE; ſous le nom de la Fole de MONSIEUR

GRAND PRINCE, ſi vous ſaviez bien
Ce que c'eſt que n'être plus rien,
Je vous jure ſur ma parole,
Quoy que je ne ſois qu'une Fole,
Que ſans doute vous n'iriez pas
Avec tant d'ardeur au trépas.

Quand on est mort on ne voit goûte,
Ou ne boit ny ne mange plus,
Nos membres deviennent perclus,
Bien autrement que par la goûte.
Moy qui n'ay pas à ce qu'on dit,
Seulement une once d'esprit,
Je suis portant bien mieux sensée,
Que de donner tête baissée,
Au milieu d'un gros Bataillon,
D'où le feu, le fer & le plomb
Tombent sur vous drû comme grêle.
Vôtre Altesse doit au bon Dieu
Une belle & grosse chandéle,
Pour l'avoir tiré de ce lieu;
Non sans quelques égratignures,
Mais exemt de grandes blessures.
Cela vous devroit retenir,
Et rendre sage à l'avenir,
De crainte qu'il n'arrive pire;
Car tel aujourd'huy s'en retire,
Qui demain y demeure pris.
Au reste lorsqu'on eût apris
Qu'une bale dans la mêlée,
Vous avoit l'épaule enfilée,

Cela nous fit tres-grande peur,
Et mit des tres-mauvaise humeur
Mon bon Prince & ma grande Reine, *
Qui pour vous étoient fort en peine;
Et nul n'étoit qui ne grondât
Contre ce Diable de combat.
Mais quand Monsieur de la Berticre
Arrivant en poste à Saint Cloud,
Eut fait sçavoir que vôtre coup
N'auroit point de suite meurtriere;
La crainte quitta les esprits,
MONSIEUR & MADAME ravis
D'aise, de joye, & d'allegresse,
Se défirent de leur tristesse.
Si quelqu'un resta triste encor,
Ce fut pour Monsieur de Turenne,
Qu'on nous assuroit être mort
D'un coup reçû dans la bedaine;
Pour le Marquis de Bellefond,
Occis par une Mousquetade,
Ainsi que Monsieur de l'Estrade;
Pour d'autres dont je tais le nom,
De peur de vous être ennuyeuse,
D'autant que la liste est nombreuse.



* *Ce sont les noms que la Fole donnoit à Mr. & à M.*

Prince , quitez donc vitement
Une si maudite contrée,
Où la mort fait chaude curée.
Avec un tel empressement,
Un chacun ici vous desire,
Que je ne puis vous le décrire.
Madame de Chartres sour tout,
Vous souhaite plus que personne,
C'est une Princesse si bonne,
Qu'elle se fait aimer par tout.
Venez joüir de sa presence,
Et de ses doux embrassemens,
Venez aux aplaudissemens
Que merite vôtre vaillance,
On vous prepare dans Paris
Un Logement si magnifique,
Que vous en serez tout surpris.
Laissez donc ce Prince Asthmatique,
Qui faisoit tant le fanfaron,
Fuïr au dépend de son poumon:
Quelqu'un m'a dit que vôtre Pere
L'avoit autrefois bien froté,
Vous ne l'avez pas mieux traité;
Laissez le reste de l'affaire

Au Maréchal de Luxembourg,
Et revenez au premier jour.
Fait par *Hebert* vôtre Servante,
La Fole de feu vôtre Tante *
Lorsque la Lune en son croissant
Luy troubloit moins l'entendement.

* *Elle avoit été à la Reine qui la donna à Monsieur en mourant.*



# II. EPITRE
## DE LA FOLLE
## A MONSEIGNEUR
## LE DUC DE CHARTRES,
### aprés la défaite de Monsieur de Vvirtemberg.

GRAND PRINCE, aprés cette Bataille ;
Où vous ne fites rien qui vaille
De vous laisser arquebuser,
Afin de vous desabuser
De faire encore pareille chose,
Je vous écrivis non en Prose,
Mais en Vers, s'il vous en souvient,
Qui de la Prose valoient bien.

Vôtre Altesse peu se soucie
Des avis de ma Poësie,

Puisqu'au lieu de s'en revenir,
On dit qu'elle veut voir finir
Cette dangereuse Campagne.
Si c'étoit Païs de Cocagne,
Que le païs ou Guerroyez
Plus long-tems n'y demeureriez.
Toutes fois à ce que je pense,
C'est un pauvre mets pour la pance,
Et de dure digestion,
Qu'un morceau de fer ou de plomb.
Si vôtre Altesse a tant d'envie,
( Quoy que ce soit pure folie )
De se battre & de batailler,
En Allemagne il faut aller;
Elle y feroit bien mieux ses orges,
Puisques le Maréchal de Lorges,
Sans perdre au plus que six des siens,
Les a fessez comme des chiens.
Par chiens, entendez je vous prie,
L'Allemande Cavalerie;
De huit ou dix mile Chevaux,
Plus de neuf cens en vrais nigauts,
Se sont laissez ôter la vie:
Le reste quittant la partie,

Auſſi-tôt a donné des deux.
Cinq ou ſix cens des pareſſeux,
Et moins bons Courriers que les autres
Ont été priſonniers des nôtres.

Vous ſçaurez de plus, Monſeigneur,
Que le grand Adminiſtrateur,
Qui commandoit tous ces Gavaches,
A groſſes & longues mouſtaches,
Eſt auſſi nôtre priſonnier;
Que l'on a pris ſon Timbalier,
Avec deux paires de Timbales,
Et je ne ſçay combien de Males.

Sa Vaiſſelle non de fer blanc,
Mais de bel & de bon argent,
Où l'on a trouvé force coupes
Eſt tombée és mains de nos Troupes.
Mais ce qui fit plus mal au cœur
De Monſieur l'Adminiſtrateur,
Ce fut de voir ſon hypotheque,
( Il faut aller juſqu'à la Meque
Pour trouver rime à ce mot là )
Ainſi que ſon Ratafia,
De nos Soldats être la proye,
Qui s'en donnerent à cœur joye.

Voilà, Grand Prince, des combats,
Plus beaux que ceux des Païs-bas.
On n'y fait pas si grand carnage,
Mais l'on butine davantage,
Dans ce fameux Combat d'Anguien
Qui gagna vôtre Altesse ? Rien.
Il est vray qu'elle y fut blessée,
Chose qu'elle a beaucoup prisée ;
Mais c'est être fou, Monseigneur,
Que de tenir à grand honneur
D'avoir une épaule cassée :
Pour moy du moins c'est ma pensée.
Fait par vôtre Servante *Hebert*,
Lorsque Monsieur de Vvirtemberg
Malgré son Administrature,
Se fit battre à platte couture.



# III. EPITRE

## DE LA FOLE,

### A MONSEIGNEUR LE DUC DE CHARTRES,

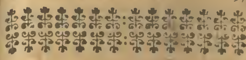
lorſqu'il penſa être pris par les Ennemis.


RAND PRINCE, lorſque
l'on m'aprit
La nouvelle de vôtre priſe,
Ce Proverbe par moy fût dit,
*Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle ſe briſe.*
Loin d'en avoir de la douleur,
Je riois de vôtre capture,
Eſperant que cette avanture
Reprimeroit un peu vôtre trop de valeur.
En moy-même j'étois ravie
I De voir vôtre Alteſſe punie,

Pour s'être par un grand mépris
Deux fois *torché le cû* de mes sages avis,
C'étoit donc fait de vôtre Altesse,
Elle eut été des Prisonniers,
Si de genereux Cavaliers
Ne fissent accourus pour *la tirer de presse*.
De la conduire dans Madrit
Les Espagnols se faisoient fête,
Quand par bon-heur on la reprit,
Comme ils crioient *Haro sur elle & sur sa bête*.
Prince vous voilà delivré
Des mains de la Gent Espagnole,
Mais je vous jure foy de Fole,
Que par LOUIS le Grand vous serés *Chapitré*.
Il vous fera la reprimende,
Pour avoir, d'un zele indiscret,
*Du Diable imité le Valet*,
En faisant beaucoup plus que l'on ne vous commande.
Pour courir aprés le trépas,
Aussi pourquoy tant de proüesse ?
Est-ce qu'au gré de vôtre Altesse
La mort avec sa faux vient d'un trop petit pas ?
De mépriser ainsi la vie

Ce n'eſt qu'à des Enfans perdus
*Vôtre More n'en faiſant plus,*
Mon Prince, c'eſt à vous une pure folie.
Ne faites donc rien de pareil,
Si voulez enfin me croire :
Et vous remettez en memoire,
*Qu'un fou peut tres-ſouvent donner un bon conſeil.*





# EPITRE

## A

## MONSIEUR BRUNET DE MONTFORAND, Preſident en la Chambre des Comptes.

IL n'eſt rien de ſi ridicule,
Que de faire un long préambule,
Aux gens d'un eſprit penetrant,
C'eſt pourquoy, ſage Montforand,
Tout exorde mis en arriere,
Je commence en cette maniere.
Depuis long-tems je perds mes pas
A chercher un vray Mecenas,
L'un manquant de delicateſſe,
Indiferemment vous careſſe,
Et le bon Poëte & le ſot,
L'autre ſans vous dire un ſeul mot,

Pas même, je vous remercie,
Recevra vôtre Poësie,
Et vous croit assez bien payé
D'y voir son grand nom employé.
L'un doüé d'un heureux genie,
Sensible à leur douce harmonie,
Est touché de charmes divers
Qui se trouve dans les bons Vers ;
Mais la fureur du jeu l'entraîne
Si loin qu'il luy reste à grand peine
Du tems pour boire & pour manger.
L'autre sordide ménager
De trente mille Ecus de rente,
Quoy qu'un Vers bien tourné l'enchante,
Fuit la rencontre de l'Auteur,
A tous momens tremblant de peur
Que pour refrain d'une ballade
Il ne luy porte une estocade.
Voilà comme en ce maudit tems
Sont bâti, la plus part des Grands,
Fuyant une telle conduite,
L'on m'a dit que du vray merite
Judicieux admirateur
Tu devenois le Protecteur

De ceux qui dans un bel Ouvrage
Sçavent parler ce beau langage
Qu'on tient être celuy des Dieux ;
Et tu t'y connois d'autant mieux
Qu'à l'exemple du grand Mecene,
Quand tu veux t'en donner la peine,
Par tes beaux Vers tu rens ja oux
Les plus illustres d'entre nous,
Et ta ressemblance est si juste
Avec ce Favory d'Auguste,
Que tu rentes mains beaux Esprits ;
Qui dans leurs celebres Ecrits
Eterniseront ta memoire ;
Si je pouvois avoir la gloire,
Et devenir assez heureux,
Non pour être renté comme eux,
Mais bien pour faire un œuvre en rime
Qui fut digne de ton estime,
Par là des ans victorieux,
J'irois de pair avec les Dieux.

# II. EPITRE

## A MONSIEUR DE MONTFORAND,

### En luy envoyant un Chat pour Etreine.

*C'est le Chat qui parle.*



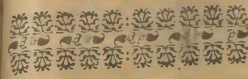
OUR Etreine en ce jour de l'An,
Voici, Monsieur de Montforand,
Quelques avis que je vous donne :
En premier lieu, dans ce tems cy
N'allez point sur le tard sans être bien suivi,
Car on dit que Paris foisonne
De certains Garnémens dont l'esprit scelerat,
Fait voir que l'homme ment, quand il ose bien dire,
Qu'en ce monde *il n'est rien de plus laron qu'un Chat*
Puis qu'entre les larons luy. méme il est le pire.

En second lieu, défiez-vous
De certains finauds de Matoûs
Dont la Cour est toute remplie.
Ils sçavent par un feint discours
*Faire la pate de Velours*,
Mais sot est celuy qui s'y fie.
Ainsi que nous, les Courtisans
Ont des ongles les plus piquans,
Qui vous tirent du sang lorsque moins on y pensés
Si jamais il vous arrivoit
De recevoir pareil échet,
De ce rusé Matois châtiez l'insolence :
Pour l'empêcher d'y revenir,
C'est là l'unique & seul remede,
Hâtez-vous donc de le punir,
*Un Chat échaudé craint l'eau froide.*
Quand vous ferez quelques marchez
Avant que de *fondre la Cloche*,
Voyez, visitez, épluchez,
*Et n'achetez jamais*, comme on dit, *Chat en poche*.
Enfin si vous vous mariez,
Prenez une femme bien sage.
Que vois-je? Monsieur vous riez,
Oüy, oüy, prenez femme bien sage,

Celle qui ne l'est pas negligeant son ménage,
*Laisse aller le Chat au fromage ;*
Et c'est le plus souvent quelque Chat à deux pieds.
Mais comme à choisir une femme
Vous ne ressentez rien qui vous presse si fort,
Sous la cendre laissant assoupir vôtre flâme,
*N'eveillez point le Chat qui dort.*

Mettez donc bien dans vôtre tête
Ce que vous prêchent mes avis ;
Et croyez qu'il n'est point de bête
Qui vous cherisse plus que *Rominagrobis.*





# EPITRE
## A MONSIEUR DE LA FONTAINE:

### Sur ce qu'il tâchoit de ſe roſſouvenir de quelques Poëſies que Monſieur P*** luy avoit brûlées pendant une maladie.

LOIN d'être de l'avis de ce Docteur Bigot,
Qui fit paſſer par le fagot
Les plus charmans fruits de ta vaine ;
Je ſoûtiens, cher de la Fontaine ;
Que ce Docteur fut ce P...
Avec ſon Latin n'eſt qu'un ſot.
En effet quels étoient les crimes
Que pouvoient produire tes rimes,
Contenoient-elles des erreurs

Contre la Foy, les bonnes Mœurs,
Non : Mais c'étoit une peinture,
Où l'on voyoit d'âpres nature
L'amour si parfaitement exprimé,
Que de son beau portrait, charmé
Le cœur sans pouvoit s'en défendre
A ses traits se laissoit surprendre
Eh bien ! étoit-ce un si grand mal,
Et l'Amour en Original
Est-il convaincu d'heresie
Pour en mettre au feu la copie.
Si tout ce qui prêche l'amour
Indigne de souffrir le jour,
Devoit être reduit en poudre,
Il faudroit que Dieu de sa foudre
Aneantit tout l'Univers.
Au fond des plus afreux deserts
L'amour fait sentir sa puissance,
Et l'on voit que la providence
Loin de condamner ses plaisirs,
Donne de violens desirs
A tous les cœurs de le connoître ;
C'est luy qui conserve nôtre être,

C'eſt lui qui nous ouvre l'eſprit,
En un mot, c'eſt le plus doux fruit
Qu'on puiſſe goûter en la vie ;
C'eſt par luy que chacun oublie
Les maux dont il eſt acablé ;
Et lorſque l'Amour eſt reglé
C'eſt un bien dont la joüiſſance
N'eſt point une mortele ofence.
Ie ſçay qu'il peut être un grand mal,
Et que quand un eſprit brutal
Le porte hors de ſes limites
Qu'il peut avoir d'étranges ſuites.
Mais tes contes guais & plaiſans
En quoy ſont-ils ſi malfaiſans ?
Aprouvent-ils pareilles choſes ?
Non ſans doute & parmi les Roſes
Que tu fais voir être en amour,
Tu monſtres l'épine à ſon tour ;
Et pour reprimer la manie
D'une amoureuſe frenefie,
Ton Livre eſt peut-être meilleur
Que les diſcours de ce Docteur.
Tâche à le tirer de ſa cendre,
Afin qu'un ouvrage auſſi beau

Faſſe vivre ton nom au delà du tombeau,
Où nul n'eſt exempt de décendre.



# II. EPITRE
## OU LE SONGE
## A MONSIEUR
## DE LA FONTAINE.



Roirois-tu, cher de la Fontai-,
Avilir ta charmante veine,
Si tu m'envoyois un Quatrin;
Outre que je chante au Lutrin,
Et ſçay lire en lettres moulées,
J'ay quelques goûtes avalées
De cette eau qui ſort du Rocher
Ou Pegaze ſe fût Jucher.
Or quoyque ce ne fût qu'en ſonge,
Si pourtant n'eſt-ce point menſonge,
A peine avois-je encor quinze ans,
Ou ſeize au plus, ſi je ne mens,

Lors qu'une Dame des plus belles,
Et du nombre des immortelles,
Me fit voir le sacré Valon,
Le domicile d'Apollon,
Et des neuf Filles de Memoire,
Cette Dame avoit nom la Gloire.
„ Mon fils, me dit-elle, voi-tu
„ Sortir de ce Rocher pointu
„ Une belle & claire Fontaine,
„ Elle se nomme l'Ypochrene,
„ Et c'est dans elle que tous ceux
„ Qui de moy sont bien amoureux
„ Vont boire pinte sur chopine;
„ Sans aller à son origine,
„ De peur de te casser le coû
„ Tu pourrois boire tout ton soû
„ De cette même eau qui s'amasse
„ Tout au plus bas du Mont-Parnasse;
„ Mais comme elle y forme un marais,
„ Outre que son goût est mauvais,
„ Elle n'est qu'un épais mélange
„ D'ordure, de bouë & de fange.
„ Ie vois, luy dis-je, bien des gens
„ Qui se desalterent dedans,

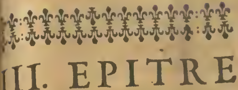
» J'en conviens, mon fils, reprit-elle,
» Aussi ce sont gens sans cervelle,
» Et dont on fait tres-peu de cas,
» Tant avant qu'aprés le trépas.
» Il faut d'une penible course
» Aller boire jusqu'à sa source,
» Si tu veux affranchir ton nom
» De la gueule de ce glouton
» Qui ronge le Marbre & le Cuivre;
» Il est vray qu'un excellent Livre,
» Quoyque fait d'un mince papier
» De ce grand vilain Briffacier,
» Peut éviter la fain canine,
» Comme étant une œuvre divine;
» Mais pour la faire il faut, mon fils,
» Ne point negliger mes avis.

Ce discours fait qu'en ma memoire
J'ay toûjours retenu, la gloire
Me conduisit au saint Valon,
Où l'on voyoit Maître Apollon
Qui distribüoit des Couronnes
A deux ou trois mile personnes,
De toutes sortes de païs.
Parmy tous ces rares Esprits

Je te reconnus, je le jure,
Tout contre Marot & Voiture,
Acompagné de Sarrazin,
Et de Scarron ce grand Badin.
Un peu plus loin affis fur l'herbe.
Je vis auffi le grand Malherbe
Sur le tour d'un Vers chicanant
Avec fon difciple Racan.
A côté Corneille & Racine
Se faifant affez froide mine,
Se regardoient d'un œil jaloux;
Boileau qui fut celuy de tous
Dont j'eûs d'abort la connoiffance,
Me fit voir le Canton de France,
Où je vis les gens cy-deffus,
Et nombre d'autres que j'ay tûs,
Afin d'être plus laconique.
Rendant qu'à les voir je m'aplique,
Chofe qui ne m'ennuyoit pas,
La gloire me prit par le bras,
Et me fit tourner vers la porte,
Que Mercure avec une efcorte
De Satiriques tous armez
De traits les plus envenimez,

Défendoit aux méchans Poëtes
Qui ne disent que des sornetes ;
O Ciel ! que leur nombre étoit grand,
La gloire qui marchoit devant,
Et que j'avois toûjours en vûë
Fendant à peine leur cohuë,
M'empêcha d'en être étoufé.
Chacun d'eux paroissoit coëfé
D'une coëfure à l'Actone,
Je veux dire d'une Couronne
Comme celle du Roy Midas,
Parmi ceux-cy, je ne mens pas,
Plus de vingt crioient en furie,
Qu'ils étoient de l'Academie,
Et qu'on devoit comme à Paris
Les mettre au rang des beaux Esprits ;
Entendant parler de la sorte
Mercure entrebâilloit la porte,
Mais les voyant si bien coëfez
Il la refermoit à leur nez,
Ce qui redoublant la risée,
Fit faire une telle hüée,
Que le grand bruit me réveilla :
Au Ciel la gloire s'envola,
Et maudissant la crierie,

mit fin à ma réverie,
me trouvay dedans mon lit
une & deux aprés minuit.



# III. EPITRE
## A MONSIEUR DE LA FONTAINE.

JE vois bien, cher de la Fontaine,
Que je perds mon tems & ma peine,
En te priant de m'envoyer
Une étincelle du brazier
Qui reside dans ta poitrine,
Et pour moy la fureur divine
Qui ta si souvent agité
Demeure dans l'oisiveté.
Si tu sçavois pourtant l'estime
Que je ferois d'une œuvre en rime,
Qu'en ma faveur tu tracerois,
Sans doute tu me l'envoyerois.

Oüy, par Apollon, je le jure,
Sans craindre de faire un parjure,
D'elle je ferois plus de cas
Que de deux ou trois cens ducats,
Que des faveurs d'une Maîtresse,
Fût-elle Marquise ou Duchesse;
Enfin je la prefererois
A tous les plus excellens mets,
Comme aux Vins les plus delectables
Dont on sert les Royales tables,

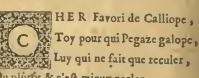
Et pour te le mieux assurer,
Je veux bien encor le jurer,
Ta Lettre me seroit plus chere
Que l'Or, l'Amour, la bonne-chere,
Trois choses qui dans ce tems cy
Des mortels font tout le soucy,
Et que peu ne troqueroient mie
Pour la plus belle Poësie.

Quand à moy qui connois le prix
Et la valeur de tes Ecrits,
Afin d'y voir mon nom paroître
Volontiers je cesserois d'être
En la place d'un Maltotier,
Sçavant en ce riche métier,

D'être un homme à bonne fortune,
Soit de la Blonde ou de la Brune,
Enfin d'être dans le cerdeau
A remplir ma pance à gogo
Des mets qu'on sert au Roy de France.
Cher de la Fontaine, je pense
Qu'aprés un si sincere aveu,
Qui ne sent point du tout son jeu,
Ny la fiction Poëtique,
Tu m'envoieras de ta fabrique
Des Vers que j'estimeray plus
Qu'une bourse pleine d'écus,
Que la table la mieux servie,
Et que les faveurs de Silvie.
Si tu veux y mettre mon nom
Tu n'as qu'à rimer à *Damon*.
Mais en mon calcul je m'abuse
D'oser esperer que ta Muse
M'acorde une telle faveur,
Cher la Fontaine en ce malheur,
Ecris-moy du moins pour me dire
Que tu ne me veux pas écrire.

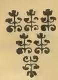


# EPITRE
## A MONSIEUR MAUMENET,
### Pour luy demander son avis touchant le stile auquel je devois m'apliquer.

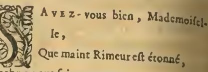


CHER Favori de Calliope,
Toy pour qui Pegaze galope,
Luy qui ne fait que reculer,
Ou plûtôt & c'est mieux parler,
Qui n'avance ny ne recule,
Non plus qu'une qu'inteuse Mule,
Lors qu'en dépit du Dieu Phœbus
Un gros lourdeau monte dessus.
Toy, dis-je, pour qui le Pegaze
Iroit jusqu'au haut du Caucase,
Fais-moy sçavoir sincerement

Il est sans me parler Normand,
Si sur cette même Monture
A l'Exemple de feu Voiture,
Je dois aller un entrepas
Comme qui ne se presse pas,
Ou si je dois à ton exemple
Pour plûtôt arriver au Temple
De la gloire si haut placeé,
Aller comme un Courrier pressé.
Fais moy sçavoir je t'en conjure,
Quelle doit être mon alûre,
De crainte qu'indeterminé
Comme un chien mal moriginé,
Aprés deux liévres je ne coure,
Et la disgrace je n'encoure
De *Cil* que le Proverbe plaint,
*Qui trop embrasse mal étraint.*



# EPITRE
## A MADEMOISELLE
# BERNARD.



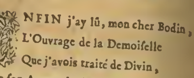
SAVEZ-vous bien, Mademoiselle,
Que maint Rimeur est étonné,
Et cherche a vous faire querelle
Sur le prix qu'on vous a donné.
Les uns & ce sont les moins sages,
Voyant vos Vers pleins de brillant,
Disent qu'avez quelque Galant
Qui vous Corrige vos Ouvrages.
Pour moy je pense qu'Apollon
Et le Galant qui vous inspire,
Et qui produit sous vôtre nom
Les beaux Ouvrages qu'on admire

Quelques autres presqu'aussi foux,
Disent que parmi les quarante
Vous en avez tout au moins trente
Qui se feroient battre pour vous.
Mais d'un telle impertinence,
Les auteurs, s'ils étoient connus,
Meriteroient en penitence
D'être eux-méme tres-bien battus.

Voilà les Discours que l'envie
Fait tenir à vos Concurrens,
Et que ne tiendrois de ma vie,
Quand je serois des mécontens.
Le chagrin que j'aurois dans l'ame
D'être vaincu par une femme,
Se reduiroit, sage Bernard,
Non à faire le Goguenard
Par des discours dignes de blâme,
Mais à la suivanre Epigrame.

L'esprit des hommes diminuë,
Et si le sexe continüe
A remporter sur eux & la gloire & le prix :
Malgré la loy qui l'en dépoüille,
Le Royaume des beaux Esprits
Pourra bien tomber en quenoüille.

# EPITRE
## A MONSIEUR
## BODIN,
## ADVOCAT
## EN PARLEMENT.



ENFIN j'ay lû, mon cher Bodin,
L'Ouvrage de la Demoiselle
Que j'avois traité de Divin,
Ainsi que son Auteur de dixiéme Pucelle.
L'Academie en le jugeant
Digne du prix & de la gloire,
En fit un Eloge si grand,
Que je fus, je l'avouë, assez sot pour le croire.
Par mes yeux voyant aujourd'huy
Je chante la Palinodie,
Et je jure que de ma vie

n'exalteray Vers sur le raport d'autruy.

Oüy, je l'avance & l'ose dire

A nos quarante beaux Esprits,

Qu'il ne faloit que sçavoir lire

Pour juger que tes Vers meritoient mieux le prix.

Mais en blâmant leur troupe entiere,

Ah! sans doute je me méprens,

La seule troupe Jetoniere

A donné cet Arrêt si contraire au bon sens.

Fontenelle pour sa vestale

Epris d'un tendre sentiment,

A si bien fait par sa Cabale,

Que les Juges pour elle ont eû des yeux d'Amant.

Comme Pâris, ce galant homme

Méprisant Junon & Pallas *

Pour joüir de ses doux apas,

A sa chere Venus a fait tomber la Pomme.

** Les Vers de Monsieur Bodin avoient la majesté de Junon & la science de Pallas, comme ceux de Mademoiselle Bernard n'avoient que la molesse de Venus.*

Quand à toy, cher Ami, qui n'es point né coëfé,

Si ton merite est étoufé,

Ce n'est que dans la chambre basse,

Et bien mieux que n'a dit leur Reine du Parnasse

Tu pourrois dire en ta disgrace

Que tes Vers ont vaincu s'ils n'ont pas triomphé.*

* *Allusion à un Vers de Mademoiselle Bernard qui dit en parlant des Ennemis :*

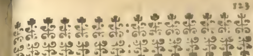
L'éfroy qui les saisit leur épargne tes traits,

Ils sont vaincus, grand Roy, s'ils ne sont pas défaits.



ODES.

# ODES,
# EPIGRAMES
## ET
# CONTES.



# ODE

## A MONSEIGNEUR LE DUC DE CHARTRES.

UN autre d'un Vers magnifique
Chantera tes faits glorieux,
Et pour CHARTRES Victorieux,
Prendra la Trompete heroïque.

Il te peindra dans les Combats,
Même en ta naissante carriere,
Couvert de sang & de poussiere,
Méprisant l'horreur du trépas.

Actif & plein de vigilance,
Intrepide dans les hazards,
Donnant des leçons de vaillance
Aux plus vieux Disciples de Mars.

Enfin montrant par ton courage,

Et par des Exploits inoüis,
Que la valeur devance l'âge
Aux Heros du Sang de LOUIS.

Pour moi dont la Muse badine,
Ne peut prendre de si hauts tons,
Je vanterai dans mes Chansons
Ton air galant, ta bonne mine.

L'estime que l'on a pour toi
Dans les plus fameuses rüelles,
Où tu domines comme un Roi
Sur le cœur de toutes les belles.

Sur toi dans ce Bal * si fameux
Elles jetterent plus d'œillades,
pleines de flâmes & de feux,
Qu'il n'y parût de Mascarades.

Ce beau Sexe dont la fierté
Aux Amans coûte tant de larmes,
Au premier aspect de tes charmes
Se sentit pleinement domté.

* 1695.



Grand Prince, par cette Victoire
Qui te rend tant de cœurs soûmis,
Tu ne t'aquiers pas moins de gloire
Qu'en domtant nos fiers Ennemis.

Que si tu ne veux pas m'en croire,
Je t'en donnerai pour garant.
Quinault de galante memoire,
Parlant ainsi d'un Conquerant.

*Un Heros que la Gloire éleve*
*N'est qu'à demi recompensé,*
*Et c'est peu si l'Amour n'acheve*
*Ce que la Gloire a commencé.*



# ODE
## SUR L'ETÉ, A MONSIEUR L'ABE' DE SAINT CLEMENT.

ENFIN les Néges sont fonduës,
Les torrens se sont écoulez,
Et d'hirondeles revenuës,
Les airs de nouveau sont peuplez.

Les Zephirs chassent la froidure,
Le Rossignol parmi les bois
Fait déja retentir sa voix,
Et nous annonce la verdure.

L'Aurore qui verse des pleurs
Tous les matins en abondance,
Faisant germer chaque semence,
Va faire renaître les fleurs.

Ce changement, quoi qu'agreable,
Aprés une rude saison,
Nous est une triste leçon,
Qu'icy bas tout est variable.

L'année ayant fini son cours
En commence aussi-tôt un autre,
Au lieu qu'ayant fini le nôtre,
Mon cher Abé, c'est pour toûjours.

Avons-nous atteint la vieillesse,
Il n'est plus pour nous de Printems,
On ne peut rapeler le tems
D'une aimable & verte jeunesse.

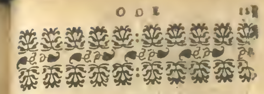
Est-on noble, ne l'est-on pas,
Tout est indiferent aux Parques,
Et les Bergers & les Monarques
Vont à la mort d'un même pas.

Un homme étendu dans la biere
Eût-il fait trembler l'Univers,
Devient la pâture des vers,
Et n'est plus qu'un peu de poussiere.

Tout l'abandonne en cet instant,
Sa memoire n'est plus qu'un songe ;
Et l'avide Heritier ne songe
Qu'à se saisir de son argent.

O Mort enfin tu ne lui laisses
Des trésors qu'il avoit aquis,
Que ceux dont il fit des largesses
Pendant sa vie à ses amis.





# ODE
## SUR L'HIVER
## A MONSIEUR LE MARQUIS DE ***

LA Nége couvre les montagnes,
Cher Marquis, & déja l'Hiver
Dépoüillant nos belles Campagnes
N'y laisse aucun arbrisseau vert.

Bien-tôt un âpre vent de bize
Glaçant la surface des eaux
Nous fera sur la Seine prise
Aller sans Ponts & sans Bateaux.

Il n'est plus d'oiseaux de passage,
Ils ont tous traversé les Mers,
Et les autres de leur ramage
Ne font plus retentir les airs.

Les Bêtes fauves, file-à-file,
N'osant plus tenir les guerets,
Vont choisir un plus sûr azile
Au fond des bois & des forêts.

Ceux qui des étrangeres plages
Nous alloient chercher les trésors,
Par la tempête & les orages
Demeurent oisifs dans les ports.

Le Berger ne sçachant que faire,
Se rapit sous son pauvre toit,
Et prés d'une jeune Bergere
L'un fait l'amour & l'autre boit.

Marquis, faisons la même chose.
Ne sortons point de ta maison,
Et dans une chambre bien close,
Brûlons des fagots à foison.

Le Dos au feu, le Ventre à table,
Fuyant le discours serieux,
Faisons une chere agreable,
Et sur tout beuvons du vin vieux.

Ayons avec nous quelque belle,
Peu fiere & d'agreable humeur,
Rions, folatrons avec elle,
Sans trop engager nôtre cœur.

Pendant que nous sommes en âge
De pouvoir gouter les plaisirs,
Il faut mettre tout en usage
Pour satisfaire nos desirs.

Tout ce qu'on dit de la noire onde
En vain, cher Ami, nous retient,
Chacun de nous est dans le monde
Pour prendre le tems comme il vient.



# ODE
## SUR LA MORT,
## A MONSIEUR CANTOT
## Prêtre de l'Oratoire.

HELAS ! quel est nôtre destin !
Que nôtre vie est peu de chose !
Il en est comme de la Rose,
Qui passe du soir au Matin.

La pieté ny la sagesse,
Cher Ami, n'arrêteront pas
La maladie & la vieillesse,
Qui nous conduisent au trépas.

En vain par nos cris & nos larmes
Nous lassons les Cieux tous les jours,
A tous nos cris & nos vacarmes,
Ils ont resolu d'être sourds.



Jusqu'icy l'on n'a vû personne
Exemt du tribut de la Mort,
La Houlette & la Couronne
Ont en cela le même sort.

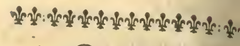
De rien il ne nous servira
D'avoir évité le naufrage :
Dans le port comme dans l'orage
Un chacun de nous perira.

Le Bourgeois le plus pacifique
Dans sa maison loin du combat,
Et l'Artisan dans sa Boutique
Meurent ainsi que le Soldat.

Chaque moment fait venir l'heure,
Où nôtre ame quittant son corps
Ira commencer sa demeure
Dans le sombre sejour des Morts.

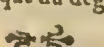
Femme, Enfans, Parens, & Patrie
Il faudra tout abandonner,
Sans esperer qu'en cette vie
On puisse jamais retourner.

Euſſions-nous de toute l'Europe
Les richeſſes & les tréſors,
Que nous en reſte-t-il alors,
Qu'un triſte drap pour envelope?



# ODE
## A MONSIEUR ***

JE hais des grands feſtins l'inuti
abondance,
J'aime mieux ne manger que d'u
ſimple ragoût,
Ces morceaux preparez avec tant de dépence
Ne me donnent que du dégoût.



Ami, fais nous ſervir ton petit ordinaire?
Et ſans chercher en vain de ces mets pretieux
Donne-nous peu, ſois guay, tu ne ſçaurois nous faire
Un repas plus delicieux.



# ODE

## A MONSIEUR ***

## Sur la Mort de son fils unique.

NON, il n'est point honteux de répendre des larmes,
Lorsque d'un cher Enfant on déplore le sort,
Que tant d'agremens & de charmes
N'ont pû defendre la mort.

Muses, inspirez-moy les chants les plus funebres;
Cet enfant merveilleux au sortir du berceau,
Est donc plongé dans les tenebres
De l'afreuse nuit du tombeau ?

Cette vivacité dont brilloit son genie,
Mile rares talens à son âge inoüis,
Sont pour jamais avec sa vie
Ainsi qu'un songe évanoüis.



Qui ne feroit touché d'une mort si funeste ?
Mais helas ! cher Ami, qu'elle touche le plus;
Puisque c'est un arrêt Celeste
Tous nos regrets sont superflus.

Le Ciel qui l'a repris dans un âge si tendre,
Ne vous l'avoit prêté que pour quelques momens;
Tout homme sage doit s'attendre
A de pareils évenemens.

N'est-il pas juste enfin qu'au tems la douleur cede,
Le souvenir du mal ne fait rien que l'aigrir,
La patience est le remede
Des maux qu'on ne sçauroit guerir.

# ODE

## SUR LA BATAILLE DE LA MARSAILLE.

### Pour le Prix de l'Academie d'Angers.

TEMOIN de cette Victoire
Que j'entreprens de chanter,
Muse dans toute sa gloire
Vien-la moy representer.
Favorable à ma priere,
De l'éclat de ta lumiere
Je me sens déja couvrir,
Et puisque tu m'es propice
Sans perdre tems dans la lice,
Je me hâte de courir.

Plein d'un eſpoir plus frivole
Que celuy des fiers Titans,
Prince, devant Pignerole
Tu ranges tes Combatans ?
Du Monarque de la France
L'auguſte & rare clemence,
Ne ſert qu'à t'enfler le cœur :
Mais pour punir ton audace,
Mon Roy las de faire grace
Prepare un foudre vangeur.

Déja ſes Troupes Guerrieres
A qui l'ardeur des Combats
Donne des aîles legeres
Avancent vers tes Etats.
A leur aproche étonnante,
Si contraire à ton attente,
Ton cœur eſt ſaiſi d'éfroy,
Ainſi tel voit la tempête
Tout à coup prés de ſa tête,
Qui la croyoit loin de ſoy.

Pour dissiper cet orage,
Lorsqu'il n'est plus de saison
Tu rapeles ton courage,
Sans rapeler ta raison.
Contre une invincible armée
A te vaincre acoûtumée,
Ton courroux te fait voler,
Et bannissant la pensée
De ta disgrace passée,
Tu vas la renouveler.

Catinat s'ofre à ta vûë,
Tu fremis à cet objet,
Et ton ame suspenduë
Chancelle dans son projet;
Mais c'est en vain qu'elle hesite,
Dans tes rangs qu'un trouble agite,
Nos Guerriers ont penetré,
Et leur démarche hautaine
De ta déroute prochaine
Est un presage assuré.

Ils attaquent de l'Empire
Les Cuiraſſiers ſi vantez
Et pleins de l'orgüeil qu'inſpire
Le vain titre d'indomtez.
Malgré l'étoffe ſi dure
Dont eſt faite leur armure,
Je vois ces grands corps percez,
Et ſur les ſanglantes herbes
Ces Coloſſes ſi ſuperbes
Sans eſpoir ſont renverſez.

D'une invincible cohorte *
Rien n'arrête les éforts,
Et chaque coup qu'elle porte
Acroit le nombre des Morts,
Tel que ſuivi de la grêle,
Un vent fougueux pélemêle
Abat l'honneur des Sillons :
Tels ces Guerriers intrepides
Par leurs glaives homicides
Diſſipent ces Bataillons.

* La Gendarmerie.

Catinat anime, ordonne,
Et par des faits inoüis,
Asservit Mars & Bellone
Aux Etendars de LOUIS
Tout ce qu'a pour luy d'estime,
Ce Monarque magnanime
Peut-il être mieux fondé ?
Son ardeur au feu l'entraîne,
Aussi sage que Turene,
Aussi vaillant que Condé.

Déja la plaine est couverte
Et de morts & de mourans,
Funeste, mais juste perte
Pour qui soûtient des Tirans,
Prince voi l'afreuse suite
De ton aveugle conduite ;
Mais quoy, tu ne mentens pas ?
Déja vers ta Capitale
D'une terreur sans égale,
Tu precipites tes pas.

Tout enfin par ton absence
Cedant au François Vainqueur,
Pour exercer sa clemence
Il fait tréve à sa valeur,
Jamais on ne vit défaite
Plus ample ny plus complete,
Et tes gros foudres de fer *
Demandant un plus grand Maître,
Attendoient ce jour pour être
En la main d'un Jupiter,

* *Les douze Apôtres.*

## *Avis sur l'Ode precedente.*

JE laisse à juger si un Ouvrage où il y a cer fautes de conte fait, a pû être preferé à celuy-c sans une extrême injustice.

Si le Prix que l'Academie d'Angers a donné a Sieur Bardou, avoit pû mettre son Ouvrage e quelque reputation, je me contenterois d'y renvo yer le Lecteur: mais comme il est demeuré dans l poussiere, je vais en citer quelques endroits qui fe ront assez juger du reste.

Contemplez, dit-il, en parlant de Monsieur de Catinat . . . . . . . . *Ce Heros magnanime*

*De Turene & Condé le double esprit l'anime.*

Que de fautes dans un seul Vers ! Messieurs de

dôme, selon luy, n'ont pas moins d'ardeur à vir leur grand Monarque.

*x tous la même ardeur dans les yeux se remarque*

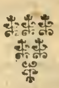
Que ce *Chez* est beau dans une piece heroïque! Monsieur Menage apeloit cette façon-de parler un Angevinisme, & les Academiciens d'Angers ont raison de Couronner un Auteur qui sçait si bien le jargon de leur Province. Voici une riche Metaphore.

*. . . . Qui fuit, perit un peu plus tard,*
*Et bien-tôt sur ses pas sent voler le Poignard.*

On a bien ouy dire que le plomb vole, mais il n'y a que le Sieur Bardou qui ait eu la hardiesse de donner des aîles au Poignard.

Je n'en diray pas devantage, j'espere que Monsieur l'Abé M*** qui a fait une Critique sur cette fade Piece aussi bien que sur celle de Mademoiselle Bernard se resoudra à les donner toutes deux au Public.

Les honnêtes gens des Academies de Paris & d'Angers ne serôt point fâchez d'y voir leurs sots Confreres bernez comme ils le meritent. En attendant une Satire dans toutes les formes, voici un Sonnet qui fait voir en peu de mots le Caractere des Academiciens Jettonniers & Cabaleurs.



# SONNET
## EN BOUTS-RIME
## contre l'Academie d'Angers,

A Des Vers dont Loüis pourroit orner son....Bu
Préférer des Ecrits plus froids que des....Glaço
C'est au vrai Laboureur enlever ses . . . . Moisso
Et couronner le Foible aux dépens du.... Robus

De plus, c'est faire afront à ce Monarque....Augu
Petite Academie , écoutez ces . . . . . . Leçon
Vous qui pour decider du prix de nos....Chanso
N'avez ni le cœur droit , ni l'esprit assez....Just

Au nom d'un Intēdant un Pedant plein....d'orgū
A mandié vos voix , & brigué vôtre . . . . Acceu
Au credit le bon sens n'a pû mettre de.... Dig

Mais on a de vos tours demêlé les . . . . Ressor
Et de cent traits vengeurs la censure.... Prodig
Sçaura vous acabler dans ses justes.... Transpor

SONNE

# SONNET
## EN BOUTS-RIMEZ
## AU ROY.

DU plus bel Or, grand Roy, tu merites un . . Buste,
L'on t'a vû mile fois, même au tems des. . . Glaçons,
De Lauriers verdoyans faire plus de .... Moissons,
Que celuy que la Fable a dépeint si . . . Robuste.

On doit à tes hauts faits ce Monument... Auguste:
Heureux si des neufs Sœurs pratiquât les.. Leçons,
Un celebre genie en ses doctes . . . . Chansons,
Te peut representer aussi vaillant que . . . . Juste.

En toy la Majesté se trouve sans . . . . Orgüeil:
Aux petits côme aux grāds tu fais un doux.. acüeil:
Contre nos Ennemis ton bras est une . . . . Digue.

Bien-tôt du fier Nassau tu rompras les ... Ressorts,
Et le Ciel qui pour toy fût toûjours si ... Prodigue
Reserve nôtre joye à de nouveaux ... Transports.

# SONNET
## EN BOUTS-RIMEZ, Sur le Prince d'Orange.

[sages,
Guillaume en ses combats n'est point.... Antropo-
C'est à dire qu'il trêble au seul bruit du.... Clairon,
Il n'est bon tout au plus qu'à chasser au.... Heron,
Ou faire au Cabinet un méchant .... Tripotage.

Devant Loüis le Grand comme le Roy du....Tage,
Sur terre il luy faudra joüer de l' .... Aileron,
Et sur mer faire aller la rame & l' .... Aviron,
Autrement il pourroit demeurer en .... Otage.

Ses Campagnes ne sont que course....ambulatoire.
Où l'on donne des coups, mais des coups de ...,
l'ardoire,
Exploits pour dire vray, dignes d'un .... Almanac.

S'il ne meurt au plutôt d'une fiévre....Ephemere,
Ou qu'il n'aille habiter le nouvel .... Emisphere,
Il sera plus joüé que Monsieur .... Pourceaugnac.

# SONNET
## EN BOUTS-RIMEZ, Sur le Prince de V valdec.

Luxembourg à Flerus a pouſſé ce . . . Gavache,
Comme fait un joüeur ſa boule dans un . . . Mail.
Bien moins propre au cõbat que la Gent à.. Camail,
Qu'il ne ſe mêle plus que de traire une . . . Vache.

Il faut qu'il pẽde au croc déformais ſa..Rõdache,
Et qu'avec les Etats il annulle ſon . . . . . . Bail ,
L'Epée à ſon côté n'eſt qu'un vain attir . . . . Ail,
Dont il n'uſe non plus qu'un Cõmis de .. Patache.

Avant qu'il ait l'eſprit d'en ôter le mor . . . . . Fil
On trouvera plutôt l'origine du . . . . . . . Nil
A moins que ce ne fût ſur le cou de quelque...Oye.

Encor ſi l'animal ſçait défendre ſa . . . . . Peau,
Ainſi que le Troyen fit ſa Ville de . . . . . Troye,
A peine en aura-t-il un plumet de . . . . . Chapeau.



# SONNET

## A MADAME DE CHEVRI
## Grand-Prieure du Monastere de S. Pierre de Lyon.

*Par le Sieur Perachon.*

De toutes les Vertus posseder l'excélence :
Joindre aux beeutez du corps le cœur grand, l'esprit beau :
Au langage des Dieux unir son éloquence :
Servir aux lieux Sacrez d'exemple & de flambeau.

D'un saint Palais, modeste en sa magnificence,
Sans peine, incessamment soûtenir le fardeau :
N'ignorer aucun Art, ny Langue ny science,
D'une illustre Vestale est l'imparfait Tableau.

Souvent je me suis plaint, que le destin avare
Voiloit à l'Univers un Miracle si rare ;
Mais enfin j'ay connu la justice des Cieux.

Des Souverains Decrets la sagesse profonde
D'un objet si divin Juge indigne le monde,
Et refuse aux mortels le chef-d'œuvres des Dieux.

# SONNET EN BOUTS-RIMEZ contre l'Auteur du precedent Sonnet.

DE ses Vers mal cōstruits nous vāter...l'excélence
Crier à ses Lecteurs : que cet endroit est .... beau!
Faire en des jeux de mots consister l' .... Eloquence
De sa propre raison éteindre le .... Flambeau.

Prendre un pōpeux Phœbus pour la..Magnificence,
Se faire de la rime un tres-pesant .... Fardeau,
Pecher contre sa langue, avoir peu de .... Science,
Du fade Perachon * voilà le vray .... Tableau.

Apollon de son feu luy fût toûjours .... Avare,
De semblables esprits l'espece n'est pas .... Rare,
Il en est à milier sous la voûte des .... Cieux.

J'en conçois chaque jour une douleur....Profonde,
Car ils font aujourd'hui cōfondre à bien du..Mōde
Le langage des foux avec celuy des .... Dieux.



* *Il a fait un Poëme tres-insipide , la loüange du Roy , ou entr'autres ridiculitez il met en marge par Apostille* , Pensée neuve.

# FABLE
## Du Renard & du Raisin.

UN Renard pressé par la faim,
Passant un jour sous une treille,
Vit sur sa tête un gros Raisin,
Dont la couleur étoit vermeille.
Il crût d'abord sans contredit
En contenter son apetit;
Mais ce Renard contoit sans l'hôte,
Car quelques bonds & sauts qu'il fit,
La grape fût toûjours trop haute.
Toutesfois cachant son dépit,
Ce seroit, dit-il, grand dommage
De la prendre encore en verjus
Laissons la murir davantage.

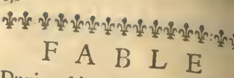
Quand ses éforts sont superflus
Pour atteindre à ce qu'il aspire,
Tout homme glorieux & vain
Méprise avec ùn fier dedain
La chose même qu'il desire.

# FABLE

## Du Chien & de son ombre.

Certain jour un Chien fort gourmand,
Ayant volé furtivement
De la chair chez une Bouchere,
Voulut traverser la riviere
Pour aller de l'autre côté
La devorer en sûreté;
Quand il se fut mis à la nage,
Dans les eaux voyant son image,
Il crût voir un autre mâtin
Comme luy chargé de butin.
Cet aspect redoubla sa joye,
Croyant à sa premiere proye
En ajoûter une seconde;
Mais lâchant son morceau dans l'onde
Pour ravir l'autre au nouveau Chien,
Il fût bien sot quand il n'eut rien.

De ces gens l'on voit un grand nombre
Qui tout ainsi que nôtre Chien,
Quittent fort souvent un vray bien
Pour ne courir qu'aprés son ombre.



# FABLE

## Du vieux Lion, & des autres Bêtes
## A Monsieur DESPREAUX.

UN Lion vigoureux en sa verte jeunesse,
Mais à qui la longueur des ans
Avoit presque émoussé les ongles & les dents,
Languissoit tristement acablé de vieillesse.
Les autres animaux dont il fût la terreur,
Par mépris & d'un air moqueur,
Venoient autour de luy faire la caracole ;
Le Lion soufrit tout de l'Ours, du Leopard,
Du Taureau, du Cheval, du Singe & du Renard,
Sans lâcher la moindre parole.
Mais quand il vit que l'Ane en voulut faire autant,
Il s'écria pour lors : ah ! chetive pecore,
Quoyque je puisse bien encore
T'en faire repentir par ma griffe & ma dent,
Je laisse à quelque Loup le soin de ma vangeance,
Si je te déchirois même en ma défaillancer,
Tu perirois trop noblemen.

## APLICATION.

Ce Lion pacifique à cause d'un long âge,
Cher DESPREAUX, est ton image,
Et Pradon est representé
Sous celle de l'Ane bâté ;
Ce fat dans certaine Critique,
Qu'il trouve un chef-d'œuvre à son gré,
Et qui n'a point de sel Attique,
T'ose traiter de fol au sublime degré ;
Mais crois-moy, cher Ami, sans te mettre en colere,
Méprise en vieux Lion ce jeune & franc Baudet,
Il ne merite pas un si noble Adversaire,
Et par là tu rendras l'Apologue complet.



# RONDEAU

## A Mademoiselle Bernard, pour lui demander son Ouvrage qui avoit remporté le Prix.

GEnte Pucelle, envoyez-moy l'Enfant
Dont vôtre esprit est sans doute le Pere,
Si me voyez à l'avoir si pressant,
C'est que je veux soûtenir que sa Mere
N'a pour le faire employé de Galant.

Il faut sans doute être bien médisant,
Fourbe, menteur, scelerat, impudent,
Pour accuser du crime d'Adultere
Gente Pucelle.

Par Apollon, je jure & fais serment,
Que l'Imposteur s'il n'aprend à se taire,
De son caquet sera mauvais Marchand.
Quand je m'y mets je suis rude adversaire,
Et mon Vers mord, sur tout lors qu'il défend
Gente Pucelle.

# EPIGRAMES.

*Le Prix qu'on donna à Mademoiselle Bernard causa une si grande Rumeur sur le Parnasse, qu'il n'y eut pas jusqu'à* A * * * *petit Poëte, qui ne se plaignît d'une telle injustice; Mais quoyque l'Ouvrage de Mademoiselle Bernard fût plein de fautes, celuy d'* * * * *en avoit mile fois plus.*

L'on m'a dit, Illustre Bernard,
Et je le sçay de bonne part,
Que d' * * * la folie est telle,
Qu'avant la Semaine qui vient
Il veut faire imprimer un ample Paraléle
De vôtre Ouvrage avec le sien;
Ce sera sans doute à sa honte.
Car le Public n'en faisant conte,
Dira plein d'un juste dépit,
Que ce fils de Marchand Libraire
Peut bien vendre, s'il veut, des Ouvrages d'esprit,
Mais non pas se méler d'en faire.

*Il arriva qu'ayant dit cette Epigrame dans une compagnie, un Partizan d'* * * * *en fut si scandalisé, que je me vis engagé à montrer les fautes de son Ouvrage; mais cet Ami le défendit avec tant d'ignorance & d'opiniatreté que j'eûs raison de luy dire:*

*Valfleuri* se fait une fête
D'estimer le Poëte *A* * * *

Et luy seul de Lauriers veut couronner sa tête,

Quand le moindre Grimaud la couronne de foin.

La raison qu'il en a du Latin je la tire,

*Similis simili gaudet*,

En bon François cela veut dire,

Que l'Ane aplaudit au Baudet.

*Monsieur de Coulange a fait presque tomber sa reputation en faisant imprimer ses chansons; & luy qui vouloit que Monsieur Baillet le mit au rang d'Horace & de Malherbe, rampe avec le plus miserables Auteurs de Vaudevilles qu'on a imprimez conjointement avec les siens.*

Coulange a grand tort s'il prétend

Pour quelques Chansonnetes

Qu'on doive luy donner un rang

Parmi les grands Poëtes,

Tout au plus bas du sacré Mont,

Phœbus luy feroit grace

Prés du Cocher de Verthamont

De luy marquer sa place.

*C'Est quelque chose de bien triste pour un Auteur de se voir déchoir du degré ou quelques bons Ouvrages l'avoient placé: C'est ce qui est encore arrivé à* Delôme *ce fameux Auteur du Phœ-*

*nix, où des gens se trouverent satirisez si finement, qu'ils s'émanciperent de luy donner des coups de bâton, pour se vanger de ses bons mots.*

Si ton Phœnix, sur les épaules,
T'atira quelques coups de gaules,
C'est signe qu'il étoit tout rempli de beaux traits;
N'en sois donc pas inconsolable :
O! qu'heureux est le sort d'un Auteur sans atraits
Pour une piece detestable,
Il ne craint tout au plus que des coups de siflets.

✥✥

*DElôme s'en devoit tenir là, ou du moins faire quelques chose de nouveau; car* Les souhaits *qu'il fit joüer ensuite n'étant qu'une vaine & foible repetition de ce qu'il avoit dit dans son Phœnix il se vit en proye aux coups de siflets, comme il l'avoit été aux coups de bâton.*

Tout Paris en suspens de Delôme attendoit
De nouveaux agrémens en sa Piece nouvelle,
Et le Flateur gagé par avance disoit,
Qu'aux Pieces avenir ce seroit un modele :
Mais lors qu'enfin dans *les souhaits*
On n'a de son Phœnix vû que les mémes traits :
L'Audireur surpris de n'entendre
Et de n'y voir rien de nouveau,

A dit : c'est le Phœnix qui renaît de sa cendre,
Et c'est toûjours le même oiseau.

*S'Il le Roy n'avoit pas été veritablement devot s'en étoit fait de la Comedie, elle auroit été abolie, & il se feroit infailliblement rendu aux solicitations de certains faux zelez qui ont iuré la ruine du Theatre, ausquels en peut pourtant dire:*

Vous qui prêchez sans cesse un Enfer aux Chrétiens,
Et goûtez cependant les plaisirs de la vie ;
Etant si bons Comediens,
Laissez en paix la Comedie.

*CEs Messieurs veulent être plus éclairez que Saint Thomas, & plus sages que Saint François de Sales. Ne voilà pas un beau genie, que* Lelevel *pour se mêler d'écrire contre la Comedie !*

*Lelevel* fils d'un Bourelier
Contre la Comedie a fait un mauvais livre
Qui ne vaut pas le relier,
Et qu'on vend à deux liards la livre ;
Puisqu'en Veau cet Auteur se vouloit habiller,
Il n'avoit qu'à se faire faire
Un harnois par Monsieur son Pere.

*JE m'étonne qu'un illustre Prelat ait si fort maltraité le celebre Moliere, l'honneur du Theatre françois. Un grand Prince luy rendit bien plus de justice, lorsqu'il dit à un Poëte qui luy aportoit l'Epitafe de ce nouveau Terence;* J'aimerois bien mieux que ce fut Moliere qui m'aportât la vôtre. *J'ay vû son Portrait de la main de Monsieur Mignard sur lequel je fis ces paroles :*

Malgré la Parque & sa jalouse envie,
Un Pinceau délicat me redonne la vie,
J'agis, je vois encor, & dans ce beau portrait
On m'entendroit joüer mon rôle,
Si le Peintre avoit pû par un nouveau secret,
Ainsi que l'action exprimer la parole.

Ce Sizain, illustre Mignard,
Suplée au défaut de ton Art :
Moliere y parle, & de ce grand genie
Qui sçût si bien peindre nos mœurs,
Pour faire une parlante & parfaite copie
Il faloit joindre les deux Sœurs,
La Peinture & la Poësie.

*CE n'eſt pas une choſe fort aisée que de fair de bons Vers , & en peu de mots pour des portraits. La Fontaine , les dé ices du Parnaſſe François , eſt ce me ſemble un peu outré dans ceux qu'il a faits pour Mezetin Comedien Italien peint par Monſieur de Troye , & gravé par Vuermeulen: Les voicy ,*

Icy de Mezetin rare & nouveau protée ,
La figure eſt repreſentée.
Lá nature l'ayant pourvû
Des dons de la Metamorphoſe ,
Qui ne le voit pas n'a rien vû ,
Qui le voit , a vû toute choſe.

❧

*MEzetin eſt bon Comedien à la verité : mais l'expreſſion dont on ſe ſert pour le loüer me parût ſi forte , que j'envoyay ces Vers à une perſonne qui s'en étonnoit comme moy.*

Sous le portrait de Mezetin ,
Un homme d'un goût aſſez fin
Liſant l'Eloge qu'on luy donne ,
D'être un ſi grand Comedien ,
Que qui ne le voit , ne voit rien ,
Et qu'on voit tout en ſa perſonne ;
Diſoit : je ne vois pas qu'il ſoit ſi bon Acteur ,
Il ne fait rien qui nous ſurprenne.

Monſieur ,

Monsieur, lui dis-je alors, pour le tirer de peine,
Ne voyez-vous pas bien qu'un discours si flateur
Est un conte de la Fontaine.



*AUTRE.*

Pour le portrait de Mezetin
La Fontaine a fait un Sizain,
Où l'on voit cet Acteur traité d'incomparable :
Si la Fontaine a crû la chose veritable,
Je n'oserois la garentir ;
Mais je sçai bien qu'étant fort porté pour la Fable,
Il n'enrage pas pour mentir.

*LEs Vers que j'ai fais pour Guerardi l'Arlequin d'aujourd'hui & à qui l'on doit le Recüeil des Scenes Italienes, ont été trouvez plus naturels, il est peint demasqué, & haranguant le Parterre.*

Tel parût Guerardi sur la Scene Comique,
Lors qu'il y vint remplir le Rôle d'Arlequin,
S'il n'eût eu son Masque à la main,
On l'auroit pris pour *Dominique*.



*EN voici pour le portrait du fameux Scaramouche, que Moliere alloit voir souvent pour se perfectionner en l'Art des Pantomimes que cet Italien possedoit au souverain degré.*

Cet excelent Comedien

Atteignit de son Art l'agreable maniere :

Il fut le Maître de Moliere,

Et la nature fût le sien.

*JE m'étonne que personne ne prenne le soin de nous donner le Portrait de Raisin : Voici des Epigrames sur sa mort, que les amateurs de pointes trouveront de leur goût ; mais à parler franchement tous ces jeux de mots ne valent rien.*

Quel Astre pervers & malin

Par une maudite influence

Empêche desormais qu'en France

On puisse receüeillir du vin !

C'est avec raison que l'on crie

Contre la rigueur du destin

Qui nous ôte jusqu'au Raisin

De nôtre pauvre Comedie.

En France je ne vois personne

Qui ne se plaigne que l'Automne

Ne produit que tres-peu de Vin ;
Nos Comediens même ayant perdu la Grange,
Baron & le pauvre Raisin,
Ne feront plus bonne vendange.

Tout le monde se plaint que l'année est sterile,
Et que si cela dure on va mourir de faim ;
Mais les Comediens du Fauxbourg saint Germain
Ont plus sujet qu'aucuns d'en émouvoir leur bile ;
Car n'ayant plus chez eux la Grange, ny Raisin
Leur troupe ne pourra serrer ni blé ni vin.

*JE pardonne aux Comediens l'ambition de se faire peindre, ils font plaisir au Public qui est bien aise de les voir gravez dans des actitudes qui l'ont déja réjoüi aux spectacles : On regarde aussi avec plaisir dans des Estampes ceux qui ont brillé dans les Art & dans les Sciences.*

*Encor faut-il que ce soit une main étrangere qui donne leur Portrait au Public, qui se revolte toûjours quand c'est l'Original même qui luy en fait un present. Richelet épris de la même maniere que ceux dont Boileau parle qui se font couronner par les mains de Nanteüil s'est aussi fait graver à la tête d'un mauvais ramas de Lettres. & a eu l'impudence de faire mettre ces Vers au bas de son Portrait.*

A quoi bon nous faire paroître
D'aprés nature Richelet :
Cet Ouvrage le fait connoître
Mile fois mieux que son Portrait.

*Mais en y changeant peu de chose, & en allongeant seulement les deux derniers Vers, je trouve qu'il faloit dire :*

A quoi bon nous faire paroître
D'aprés nature Richelet ;
Ce livre pour un fat le fait assez connoître,
Il devoit épargner l'argent de son portrait.

*Si ce Critique impertinent s'étoit contenté de turlupiner des personnes qui sont publiquement difamées, patien e ; mais qu'elle est sa folie de vouloir ataquer des personnes de merite & sur tout Furetiere qui l'a épargné lui qui étoit si digne de censure. A present que Furetiere est mort, Richelet l'insulte, cela s'apele* Vellere barbam mortuo leoni.

Depuis qu'Antoine Furetiere
Est étendu dans la biere,
Tu jases comme un Perroquet ;
Mais s'il étoit encore en vie,
Ce fleau de l'Academie,
Rabatroit bien ton caquet.

*LA Mort qui nous eût fait plaisir de prendre Richelet au lieu de Furetiere, nous a enlevé bien des Esprits delicats en peu de tems, la Fontaine, la Bruyere & Pelisson qui haranguoit si bien.*

C'est contre tout droit & raison,
Que nous blâmons la Mort d'avoir pris Pelisson;
Il faloit qu'il eût envie
D'abandonner cette vie:
Car s'il n'eût pas voulu décendre au sombre bord,
Cet Oracle de nôtre langue
N'avoit, pour renvoyer la Mort,
Qu'à lui faire une harangue.

*C'Est se tromper pourtant de croire qu'il eût envie de mourir, il ne manqua peut-être pas de dire de belles raisons pour fléchir cette Deesse impitoyable; mais la cruelle, comme dit Malherbe, se boucha les oreilles, & le laissa crier. Outre qu'elle est sourde, la mort est encore aveugle.*

Cy-git l'aimable Decourcelle,
Que la Mort aveugle & cruelle
Ravit au Printemps de ses jours,
Qui meritoient un si long cours;
Mais comme il fut doüé d'une extrême sagesse
La Mort le crût assez âgé,
Puisqu'il étoit avantagé
Du plus beau don de la vieillesse.

*MArtial dit pourtant quelque part, que la Mort à de bons yeux & qu'elle voit bien les rides des femmes, malgré tous les soins qu'elles prennent de les cacher sous le blanc & le vermillon.*

Pour cacher ta vieillesse aux yeux de tout le monde,
Agée au moins de soixante ans,
Philis tu mets du fard & prends la tresse blonde,
Et tu fais tant enfin que tu trompes les gens :
Mais le Ciel qui connoît ton âge,
Et qui ne fût jamais ni trompé ni trompeur,
Par une promte mort demasquant ton visage,
Nous tirera bien-tôt d'erreur.

*QVelque penchant que l'on ait à aimer le sexe, il y a des femmes si impudentes, qu'on ne peut s'empêcher de leur donner quelques coups de dents; Horace, Ovide Properce Catule qui les ont tant aimées, en ont dit le plus de mal & je pense que c'est parce qu'ils les connoissoient mieux. Martial les a bien frondées & c'est aprés luy que j'ai dit à une d'entre elles :*

Philis tu demande pourquoi
Ie ne sens point d'amour pour toi,
La raison est que tes mamelles
Te vont jusque sous les aisselles,
Que ton nez est des plus-punais,
Et que ta bouche sent mauvais.

Je crois d'ailleurs, ô vieille Vache !
Puisqu'enfin tu veux le sçavoir,
Que tout ce que l'habit me cache
Est encor plus vilain que ce qu'il laisse voir.

*Celle-ci, comme on le voit par le reproche que je lui en fais, découvroit sa gorge avec beaucoup d'éfronterie ; mais ce n'est pas une chose fort extraordinaire, puis qu'il y a une Ville en France où les femmes font gloire d'avoir des Galans aux yeux mêmes de leurs Epoux. Elles ne goûtent pas le plaisir dans sa perfection s'il n'éclate. Un de ces pauvres Maris, las des Galanteries outrées de sa femme, lui ayant fait un Procez pour crime d'adultere ; sa femme toute prisonniere qu'elle étoit, avoit beaucoup de peine à cacher son commerce avec son Galant ; c'est ce qui fit que je lui écrivis ces Vers pour la remercier d'un Bonnet de piqûre de Marseille, dont elle m'avoit fait present.*

Chacun veut galante Nanon,
Des Bonnets de vôtre façon ;
Car vous les sçavez faire à peindre :
Vôtre Epoux toutesfois ne cesse de se plaindre,
Et vous fait un Procez pour l'avoir mal coëfé.
Mais c'est un Fantasque fieffé,
De qui la tête est fort mal-faite,
Ainsi que le cerveau perclus :
Cependant avoüez la dette,
Ne lui faisiez-vous point ses Bonnets trop pointus?

*Ceux qui connoissent les femmes ne sont pas de l'avis d'un Medecin, qui charmé de deux jolies sœurs, & ne sçachant laquelle choisir, disoit qu'il vouloit les épouser toutes deux. Les Medecins n'ont pas beaucoup de religion. On sçait qu'il y en a un qui ne fait pas plus de scrupule de voir la mere & la fille, que celui-cy en faisoit d'épouser les deux sœurs; cependant la sotte mine de ce dernier, n'engageoit aucune des deux Belles, & ce fût par leur ordre que je fis ces Vers.*

Ma foi, Monsieur le Medecin,
Si sur nous vous avez dessein
Il vous faut changer de methode,
Vous avez l'air d'une Pagode,
La tête seule en vôtre corps
Semble se mouvoir par ressorts,
Le reste sec & presque Etique,
Est tout-à fait Paralitique.
L'Amour demande qu'un Amant
Autre part ait du mouvement,
Et qui n'en a que dans la tête
En fait d'Amour n'est qu'une bête.



Le

*LE Medecin choqué de ces Vers, y répondit par un Poëme entier où il n'y avoit ni rime ni raison je le voyois fort souvent chez les Demoiselles qui garderent si bien le secret qu'il ne me soupçonna point d'avoir fait l'Epigrame : mon dessein étoit d'en demeurer là & de joüir* incognito *du plaisir de voir le Medecin en colere, il falut pourtant encor répondre au Poëme en cette maniere :*

Tes Vers n'ont point, Maître Clement,
Cet air noble & ce tour charmant,
Qui sçait fléchir les plus crüelles,
On s'en moque dans les rüelles,
Et je sçai tres-certainement
Que d'aucune des deux Nanettes
Tu ne seras l'heureux Amant,
Si tu n'as point d'autres recettes.

Au lieu de t'amuser à des Vers si piteux
Tu devrois composer des philtres amoureux
Pour les faire boire aux Nanettes ;
Mais cõme sans le Ciel tous nos éforts sont vains,
N'invoquant plus Phœbus comme Dieu des Poëtes,
Prie Apollon qu'il t'aide en Dieu des Medecins.

*L'Art de faire de bons Vers conduit rarement à une grosse fortune, & il n'y a gueres que les*

*mauvais Poëtes qui amassent du bien ; Corneille l'aîné est mort pauvre, & son frere qui est encore en vie est tres-riche ; d'où vient cela. C'est que les mauvais Poëtes ont d'autres talens que celui de la Poësie dont ils se servent pour s'en richir ; ils seroient pourtant bien aises que l'on crût qu'ils doivent leur fortune à leur esprit plûtôt qu'à tout autre chose, de même que la Demoiselle dont je vais parler.*

Dans ce siécle maudit & malheureux,
Faire des Vers & travailler en Prose,
A l'Ouvrier produit tres-peu de chose,
Et de là vient que les Auteurs sont gueux.
Il est pourtant une Cloris en France,
Faisant des Vers & de la Prose aussi,
Qui possede grosse finance,
Comment pouvoir accorder tout ceci ?
Pour moi je crois & pense qu'on doit croire
Que cette jeune Muse en ce siécle indigent,
De son esprit tire fort peu de gloire,
Et de son corps tire beaucoup d'argent.

*Outre que cette Demoiselle fait de tres-mauvais Vers, elle a encore une fluidité de paroles qu'on ne peut arrêter ; mais le grand babil est plus suportable dans les femmes que dans les hommes. Une femme peut parler superficielement de toutes*

*choses ; mais un homme doit parler virilement ou se taire ; & rien ne marque plus la folie que de parler sans réflexion.*

Damon petit Apoticaire,
A petit corps, petit esprit,
Petit cerveau, petit credit,
Et tient fort petit ordinaire ;
C'est un vrai petit Jaquemard,
Qui bien prizé seroit en somme,
En toute chose un petit homme,
S'il n'étoit un grand Babillard.

*Longe-Pierre & Dacier, quoique d'ailleurs tres-savans, sont encore de grands diseurs de rien ; il est étonnant qu'ils ayent si mal traduit les Anciens, eux qui les entendent si bien, & qui nous ont donné de si belles remarques sur leurs Ouvrages ; qu'elle pitoyable traduction que celle d'Horace, de Theocrite, de Bion & de Meschus Ces Messieurs se devoient contéter de nous avoir éclairci ces Auteurs, & ils devoient avoir laissé le soin de les mettre en nôtre langue à quelques plus heureux genies. Voici une Epigrame de Moschus que Longe-Pierre a desigurée entierement pour s'atacher trop au sens. En éfet dans sa traduction l'Amour dit grossierement à Jupiter, que s'il ne rend pas feconde la terre qu'il cultive, il le fera labourer lui-même, pour dire qu'il le contraindra de se changer encor une fois en Taureau pour contenter sa pas*

*sion. Il me semble qu'il eût été beaucoup mieux de la traduire ainsi.*

Ce petit scelerat d'Amour
S'étant mis dans la tête un jour
De s'exercer au labourage
D'un Laboureur prit l'équipage.
Puis vers le Ciel tournant les yeux
Au Souverain Pere des Dieux,
Il tint à peu prés ce langage :
„ Fais, Jupiter, que mes sillons
„ Soient tous également feconds,
„ Autrement par le Stix & son sacré rivage,
„ e te jure, qu'encore un coup,
„ Je te ferai porter le joug ?

⁂

*SI l'Amour a fait faire de si grandes extravagances à Jupiter faut il s'étonner que les hommes fassent aussi quelques folies pour le même sujet; la Fable nous represente fort souvent Junon en gresse colere contre les Amourette de son Mari; & aujourd'hui l'on voit peu de femmes que les Galanteries d'un Epoux n'irritent au dernier point; cependant j'en ay connu une qui se contentant de railler son mari débauché le remit dans le devoir, ce qu'elle n'eût peut-être pas fait, si elle en fut venuës à de violentes invectives. M'ayant un jour prié de faire quelques Vers sur la mauvaise con-*

*duite de son mari, je luy envoyay ceux-cy.*

Ne te fâches point cher *Bonnet*,
Si je t'ose dire tout net,
Qu'ayant une femme si sage
Et si jolie en même tems,
Tu devrois l'aimer davantage ?
Et soûmettre à ses loix tes feux trop inconstans.
Quittes le jeu, souvent il reduit à l'écüelle,
Ou si tu veux joüer que ce soit avec elle ?
A ce jeu-là l'on ne perd jamaîs rien :
Au lieu qu'en se joüant à d'autres qu'à sa femmes,
L'on perd son argent & son ame,
Et l'on gagne souvent le mal que tu sçais bien.



*UNe femme qui n'est point emportée, & qui d'ailleurs est sage, gagne toûjours plus auprés d'un mari, quelque brutal qu'il soit, que lors qu'elle veut paroître aussi méchante que luy; c'est un Enfer que la famille de deux personnes également vitieuses.*

Je ne suis pas surpris d'aprendre qu'Harpagon
Perfide, scelerat, infame,
Ait pris une gueuse pour femme,
Plus méchante que le Demon.

Ce qui m'étonne davantage,
C'eſt que ce couple ſi charmant
Se reſſemblant parfaitement
Ne puiſſent faire bon ménage.



# CHANSONS à boire.

DEpuis le matin juſqu'au ſoir
Le Ciel ne faiſant que pleuvoir;
Par un Deluge il eſt à croire
Qu'il veut noyer le genre humain,
Chers Amis crevons-nous de boire,
Il vaut mieux perir par le Vin.

*AUTRE.*

AU ſeul Bachus faiſant la Cour,
Nous buvons la nuit & le jour;
Pour l'Amour nous ſommes de glace,
Si quelque-fois nous en goûtons,
C'eſt pour ne point perdre la race
Des veritables Biberons.

AUTRE.

VOulez-vous sçavoir qui des deux
Tourne de la terre ou des Cieux
Pour livre en main prenez un verre,
Aprés avoir bû trente coups,
Vous verrez alors que la terre
Tournera tout au tour de vous.

AUTRE.

QUand le Prophete Mahomet
Contre le Vin fit un decret,
Voici quelles furent ses vûës :
Sçachant bien que le cœur humain
Recherche avec ardeur les choses défenduës,
Pour le mieux faire aimer il défendit le vin.

AUTRE.

Sur l'air, *Des Folies d'Espagne.*

DU Dieu Bacus portons les douces chaînes,
Buvons, buvons, rien est-il plus charmant,
Toûjours l'Amour cause de longues peines,
Et ses plaisirs ne dûrent qu'un moment.
Une beauté quand elle avance en âge
A ses Amans inspire du dégoût ;
Mais pour le Vin il a cet avantage,
Plus il vieillit plus il charme le goût.

AUTRE.

*Faite sur un Repas qui fut donné entre des Jets d'eau.*

POurquoy ne veux-t-on pas croire
Qu'en un Fleuve jusqu'au coû
Tantale est toûjours sans boire
De l'eau tout son chien de soû :
Pour le revoquer en doute
Le fait est-il si nouveau ;
En buvons-nous une goûte
Au milieu de cent jets-d'eau.

AUTRE.

CAton ce grave personnage,
Si fameux dans l'Antiquité,
Ne recherchoit la verité
Qu'en s'enyvrant de ce bruvage.
Sans doute il ne se trompoit pas,
*In vino latet veritas.*
Ce fut un foû que Democrite
De l'avoir mise au fond d'un puits ;
Et Caton homme de merite,
De l'avoir mise au fond des Muits.

AUTRE

*Parodie de Phaëton*

C'Est par vous, ô Bacus ! que le teint s'enlumine,
Et sans vôtre liqueur divine
Les hommes n'auroiét point de brillans sur le nez;
Pâles, défaits, couleur mourante,
Ils ressembleroient tous de vrais éfeminez;
Tout brille, tout rit, tout enchante
Dans les corps que vous abreuvez.

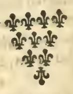
AUTRE.

FI du repos,
Quitons la litiere,
Ouvrons la paupiere,
Donnons-nous carriere
A vider les pots.
Le sommeil plonge
L'homme en un sort
Qui ressemble à la mort,
Dans le lit
Tout languit :
Le plaisir passe comme un songe,
Au plûtô: Margoton & Colin
Aportez-nous du Vin.

# CONTE
## SUR LA MEDÉE,
### *Opera* de Monsieur de Corneille le Jeune.

UN Gascon chez les Morts depuis peu décendu,
Crioit là-bas comme un perdu :
*Le Diable emporte la Medée,*
*Et le fat qui l'a composée,*
En un mot, il crioit si haut,
Que le Grand Corneille & Quinaut
A grands pas vers lui s'avancerent,
Et curieux lui demanderent
Ce que signifioient ces cris,
*Messieurs*, répond le Cadedis,
*C'est un chien d'*Opera *contre lequel je gronde,*
*Car il m'a fait sortir du monde ;*
Vous y mourûtes de plaisir,
*Non*. Messieurs, *de par tous les Diables*
*Les Vers étoient si detestables,*
*Que ce fut de douleur qu'ils me firent mourir,*
*Ce maudit* Opera *me donna la migraine,*
*En suite à mon oreille il caus'a la Cangrene,*
*Si bien qu'il m'en falut mourir,*
*Jugez si ce fut de plaisir ?*

Et le Non de l'Auteur, *il se nomme Corneille*,
*Ce fut dont tout Paris se promettoit merveille*;
Quinault tout stupe fait au discours du Gascon,
Dit alors à son Compagnon,
Seroit-ce point de vous quelque Ouvrage posthume
Qu'on auroit mis en *Opera*;
Pour vous facher je ne dis point cela,
Mais vous sçavez que la plus belle plume....?
Lorsque je partis de Paris,
Répond le grand Corneille,
Rien ne resta de mes Ecrits
Qui fit peine à l'oreille.
Mon frere seul est demeuré,
Dont la verue insipide,
Pourroit bien avoir procuré
Un pareil homicide.



## A MONSIEUR GENTIL
## Procureur au Châtelet.

Rien n'est plus criminel que de faire un Histoire
Où l'on trahit la Verité,
Et je tiens que mentir à la posterité
Est indigne d'un cœur qui recherche la gloire.
Mon cher Gentil, vous avez lû
L'Histoire du *Boudin*, dont Perraut fait un conte;
Plus fidéle & plus court aujourd'huy, je la conte,
C'est à vous de juger lequel doit être crû.

### *Le Conte du Boudin.*

Un Manant & sa femme à jeun depuis deux jours,
Si grande étoit leur indigence,
Dans cette extremité sans espoir de secours;
Pestoient contre la Providence.
Qu'avons-nous fait au Ciel, disoient ces bonnes gens,
Pour être ainsi dans la misere
Pendant que nos Voisins crévent de bonne chere?

Le Ciel voit bien qu'ils sont méchans,
Et cependant tout leur abonde,
Le bien leur arrive en dormant ;
Ah ! s'il étoit un Dieu qui gouverna le monde,
La chose iroit bien autrement.
Pour faire cesser ce murmure
Qui faisoit tort à Jupiter,
Ce grand Dieu vint comme un éclair
Du haut du Ciel dans leur masure.
Finissez, leur dit-il un discours criminel,
Qui meriteroit que mon foudre
Vous reduisit tous deux en poudre,
Si je n'avois pour vous un amour Paternel :
Mais je porte si loin cette bonté de Pere,
Qu'au lieu de vous punir, par le stix je promet
D'acomplir trois de vos souhaits,
De quelque qualité que vous les puissiez faire.
Aprés ces mots le Roy des Cieux
Cessant de paroître à leurs yeux,
Laissa nos gens transportez d'aise.
Le Mari qui se nommoit Blaise,
Dit à sa femme, Ah. ma Catin,
Va promtement prier Giraud nôtre Compere,
De nous vouloir prêter une pinte de vin,

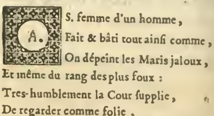
Mais ne dis rien de nôtre affaire.
Comme le Vin ouvre l'esprit,
Avant qu'à Jupiter nous demandions trois graces,
Nous ne ferons pas mal d'en boire quelques tasses.
Catin volontiers obéït,
Et courant sans reprendre haleine,
Raporta la bouteille pleine.
A l'aspect de ce jus cheri
Son benais & sot de Mari,
S'écria, ma Catin, si le Ciel favorable
Nous envoyoit du Boudin gras
Long comme la moitié du bras,
Nous chasserions bien-tôt la faim qui nous acable.
A peine Blaise eut prononcé
Le dernier mot de sa priere
Que son souhait fut exaucé.
Sa femme en fut fort en colere,
Quoy, dit-elle, pauvre Gredin,
Pendant que nous pouvous desirer la richesse,
Tu vas souhaiter du Boudin,
Il faut que tu sois bien Jeanfesse;
Par ce discours injurieux,
Blaise piqué jusque dans l'ame,
Avec un regard furieux,

Lança deux soufflets à sa femme :
Aprés les deux soufflets donnez :
Sans y trop refléchir, au fort de sa furie,
Plût à Dieu, luy dit-il, qu'au bout de ton grand nez
Ce Boudin s'atachât en guize de roupie.
A peine a-t-il parlé que voilà le Boudin
Qui pendille au nez de Catin.
Blaise confus de sa sotise,
Pour apaiser Catin luy demande pardon ;
Mais elle de colere éprise,
Luy chanta pis que son nom.
Oüy, méchant, luy dit-elle, en la fureur où j'entre
Pour punir ton souhait malin,
Plaise au grand Jupiter que ce maudit Boudin
Au sortir de mon nez te pende au bas du ventre.

*FIN.*

# REQUESTE
## SERVANT AUSSI DE Factum, pour A. S. contre A.B.ſon ſecond Mari Intimé.

*A NOSSEIGNEURS DE PARLEMENT,*
*En la Chambre de la Tournelle,*
*Où toute affaire Criminelle,*
*Eſt Jugée équitablement.*



A. S. femme d'un homme,
Fait & bâti tout ainſi comme,
On dépeint les Maris jaloux,
Et même du rang des plus foux :
Tres-humblement la Cour ſupplie,
De regarder comme folie,
Et pure imagination,
La frivole accuſation,
Que ſon Mari contre elle intente,
D'être femme un peu trop galante,
Et d'avoir trop d'affection,
Pour certain Marchand de L * * *

Que

Que B. G. on appelle ;
Jusques là que dans son éeuëlle,
Elle l'auroit laissé manger,
( Pour les oreilles menager, *
Suivant l'exemple de Moliere,
On s'exprime en cette maniere ; )
Mais pour revenir B.
Du mary Jaloux c'est le nom,
A fait oüir une servante,
Peut-estre la plus impudente,
Que jamais sous le Ciel on vit ;
Elle dit qu'étant sur un lit,
Des deux qui sont dans la cuisine,
Ou de sommeiller faisant mine,
Elle senty venir G.
Avec laditte A. S.
Lesquels si mirent en posture,
De faire ce que la nature,
Inspire le plus de cacher :
Et que de peur de les toucher,
Et pour ne pas troubler la fête,
Elle retira vers la tête,
Ses pieds un peu trop étendus ;

* *Ecole des Maris.*

Cette Lucrece dit de plus,
D'une impudence sans pareille,
Qu'elle se boucha chaque oreille,
Pour ne pas entendre le bruit,
Causé par le branle du lit,
Et que les rideaux furent cause,
Qu'elle ne pût voir autre chose,
D'autant que lesdits amoureux,
Les auroient mis au devant d'eux.

Cette imposture est trop grossiere,
Et la COUR a trop de lumiere,
pour ne pas voir la fiction,
De cette deposition.

(*Primò* comment se peut-il faire,
Et qui jamais le pourra croire,
Qu'une Maîtresse & son amant,
Soient si frappés d'aveuglement,
Que sur le lit d'une servante,
Dans la maison toute recente, *
Ils prennent le dernier plaisir,
Pouvant un autre lit choisir :
Car de l'aveu de la coquine,
Il en est deux dans la cuisine,

* *Elle n'y étoit que depuis 15. jours.*

Et si je luy donne ce nom,
Ce n'est pas sans juste raison :
Car par un extrait baptistaire,
D'un enfant dont elle est la mere,
Et qu'on a produit au procés,
La COUR verra qu'avec succés,
Elle auroit fait le badinage,
Pour lequel dans son témoignage,
Elle dit avoir tant d'horreur,
Lorsque de honte & de pudeur,
Elle se bouche les oreilles.

C'est sur des faussetés pareilles,
Que roule l'accusation,
Contre laditte A. S.

Le second témoin est la Tante,
De cette pudique servante,
Laquelle dit n'avoir rien vû,
Mais sçavoir tout (*de auditu*) *
De sa chere Niece Isabelle,
Car c'est le nom de la pucelle.

Qui ne croiroit qu'en même mots,
Du moins sur les faits capitaux,
La Tante n'exposa la chose ;

* *Izabeau Clairon.*

Toutefois lorſqu'elle dépoſe,
Elle dit que ſa Niece a vû,
Les deux accuſés ( *in actu* )
Unis,conjoincts, & l'un ſur l'autre,
Ne diſant pas leur pate-nôtre,
Cependant la Niece avoit dit :
Que le ſeul mouvement du lit,
Luy fit conjecturer la choſe,
Et que les rideaux furent cauſe,
Qu'elle ne vit rien de ſes yeux ;
Mais l'autre croyant dire mieux,
Dit effrontément le contraire,
Ainſi des deux laquelle croire,
La C O U R fera reflection,
Sur cette contradiction,
De deux témoins qui dans l'uſage,
Dévroient tenir méme langage.
Mais paſſons aux autres témoins,
Sur leſquels je m'étendray moins,
Car ce ſeroit la mer à boire,
D'en faire une complette hiſtoire,
La plûpart ont eſté gagnés,
Et par des preſents ſubornés,
( Ce ne ſont point conte frivoles )

L'un a reçeu 15. piſtoles ; *
L'autre devant le Iuge a dit,
Que B. dans un écrit
Luy mit tout ce qu'il falloit dire,
Dequoy la COUR poutta s'inſtruire
Par la lecture de l'Ecrit,
Que dans le procés on produit.
Un autre témoin domeſtique,
Valet, ou garçon de boutique,
Dit qu'un jour entrant bruſquement,
Dans un certain appartement,
Il vit G. avec viteſſe,
Quitter le lit de ſa maîtreſſe,
Les cloches ayant fait du bruit,
Au méme moment qu'il ouvrit,
La S. reſtant étenduë,
Qu'il dit pourtant n'avoir point veuë
Avec ſes habits retrouſſés,
Ains ſes cotillons abbaiſſés.
Voilà comme il deduit la choſe,
La premiere fois qu'il dépoſe ;
Mais à la confrontation,
Le Iuge luy faiſant juſſion,
De dire ſi quelques clochettes,
Grelots ou petites ſonnettes,
Faiſant bruit lorſque gens entroient
A ladite porte pendoient ;
Plus ſurpris qu'un fondeur de cloches,
Ou voleur qu'on prend main en poches
Il ſe retracte impudemment,
Méme aprés le recollement,
Avoüant que jamais ſonnettes,

* *C'eſt une nommée B. A. à qui il donna de l'argent & des nipes de ſa femme pour l'obliger à depoſer en ſa faveur. C'eſt un projet de dépoſition écrit de ſa propre main. Nicolas Beſſon.*

Grelots, où petites clochettes,
Ne furent à l'appartement,
Qu'il auroit ouvert brusquement.
Voilà ce qu'en droit on appelle,
Sur une clause essentielle,
Se dementir ouvertement,
Et NOSSEIGNEURS DE PARLEMENT,
Devroient enfin faire justice,
De ces témoins dont la malice,
Paroît par leur propres discours,
Ainsi que l'on a fait toûjours,
Ce qu'on peut voir par l'ordonnance,
Qui les condamne à la potence,
Article des recolements,
Et chapître des faux serments.
On voit aisément l'injustice,
Du procedé plein d'artifice,
Dudit A. B.
Contre sa femme A. S.
Et la COUR sçaura qu'il n'intente,
Contre ladite suppliante,
Ce procés que comme un moyen,
Pour pouvoir luy ravir son bien,
Qu'avant toutes les procédures,
A force de coups & d'injures,
Il auroit tâché d'obtenir
Dont à bout il ne pû venir
Sa femme n'étant pas si forte,
De luy ceder ainsi sa dotte
Au dommage de ses parens,
De luy n'ayant aucuns enfans;
Ainsi frustré dans son attente,
Le mary de la suppliante,
Conduit par le seul interest,
Tâche d'extorquer un Arrest,
Qui la condamne à l'autentique;
De plus, ce mary frenetique,

Pretend tirer dix mille francs
En dommages frais, & dépens,
Du Sieur G. qu'avec sa femme,
Il charge d'un commerce infame,
Quoyque tous deux de bonnes mœurs.
CE CONSIDERE' NOSSEIGNEURS,
Il vous plaise à la suppliante,
D'un tel crime tres innocente
Donner acte; & selon les Loix,
Dans tous ses biens, honneurs, & droits,
La rétablir avec gloire,
Ordonnant que de son grimoire,
Le Greffier en biffe l'écrou, *
Et declarer son mary fou,
Mais plus fou que tous ceux qu'on lie,
Et comme de telle folie,
On voit tres-peu de guerisons,
Vouloir qu'aux petites maisons,
A. S. le fasse mettre;
C'est ce qu'elle ose se promettre,
D'un aussi bon droit que le sien,
Ainsi faisant, *Vous ferés bien.*

APOLLON RAPPORTEUR.

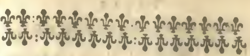
VULCAIN PROCUREUR

MERCURE PROCUREUR.

*Du temps qu'il étoit garçon de boutique chez Pralard à Paris il courut les ruës en chemise, & ledit Pralard fut contraint de le faire enfermer.*

## SUR LA REQUESTE.

LA COUR par Arreſt du neufviéme Juillet aprés avoir caſſé annullé & mis au neant la Sentence renduë, a debouté & deboute ledit B. de ſes demandes, renvoyant le Sieur G. & A. S. abſous, mettant les parties hors de Cour & de procés, dépens compenſés, quoyque ledit B. meritât de les perdre; mais la Cour ayant Jugé qu'il y avoit un peu de folie dans ſon fait, ne l'a pas traité dans la rigueur.



# TABLE
## DES PIECES CONTENUES en ce Livre.

## EPITRES SATIRIQUES.



## ODES, EPIGRAMMES ET CONTES.

*FIN.*